

45
1974

Sommaire

Dieu "parle"-t-il aux hommes ?

Jean Rémond p. 5

Glanes ici ou là : à méditer

Joan Alsina Hurtos p. 13

Prendre conscience p. 16

De l'absence à l'attente p. 17

Pour quelles raisons je crois que Dieu parle aux hommes

Jean Rémond p. 19

Le Message apostolique de la Résurrection

Pierre Derouet p. 49

Carnet de la Mission

p. 67

Dieu "parle"-t-il aux hommes ?

Jean Rémond

" Parler "
c'est
communiquer
par des mots,
des actes
et des choses...

Parler : des mots

« Parler » désigne, le plus souvent, l'acte par lequel de vive voix, au moyen de mots et de phrases, un homme exprime ce que sont ses pensées, ses sentiments, ses intentions, ses projets...

Il arrive qu'on parle en s'adressant tout haut à soi-même, mais la plupart du temps on parle en s'adressant à quelqu'un d'autre ou à un groupe. Quand un homme parle à un autre, il y a *celui qui parle* et *celui auquel il s'adresse*. L'un et l'autre *ne sont pas dans la même situation*.

Ce qui m'intéresse ici c'est de regarder de plus près ma situation comme *destinataire* de la parole.

Lorsque quelqu'un me parle c'est de sa part un acte qui a une existence objective, indépendante du fait que d'entendre ou non. Il peut arriver qu'on me parle sans que j'aie aucune conscience de ce qui se passe.

Lorsque quelqu'un m'a parlé et que je l'ai entendu, j'ai saisi un message venant de lui. Je sais ce que j'ai entendu, mais est-ce la totalité de ce qui m'a été dit ou une partie seulement ? Je sais ce que j'ai compris, mais est-ce exactement ce qu'on a voulu me faire comprendre ? Arriver à une certitude en réponse à de telles questions n'est pas en mon pouvoir. Seul celui qui s'est adressé à moi peut me la donner, en me parlant à nouveau. C'est à travers ses paroles successives que je peux par-

venir à comprendre le sens exact que lui-même donne aux mots et accéder à la vérité de ce qu'il a voulu me faire connaître de lui.

Lorsque quelqu'un m'a parlé, en même temps qu'à d'autres, nous pouvons ensemble mettre en commun et comparer ce que chacun a compris. S'il y a des différences, personne d'entre nous ne peut trancher pour dire où est le vrai. Notre accord ne nous donne pas non plus la garantie absolue que ce que nous avons compris correspond à la vérité. L'échange entre nous a une grande importance pour nous rendre attentifs à la totalité de ce qui a été dit mais seul celui qui nous a parlé peut, en nous parlant à nouveau, nous faire parvenir à l'exacte vérité de ce qu'il a voulu nous faire comprendre.

Lorsque quelqu'un me transmet un message d'un ami je me trouve dans une situation plus complexe encore. Celui qui est en face de moi et dont j'entends la voix n'est pas mon ami ! Est-il vraiment un envoyé de mon ami et me transmet-il ses paroles exactes ? Ma conclusion sur ces points dépend du rapport que je peux établir entre le contenu du message, l'homme qui est en face de moi, et mon ami.

Que je reconnaisse ou non celui qui est devant moi comme un envoyé ne change rien au fait qu'il le soit ou pas. Mais *si je crois à sa qualité d'envoyé, en l'écoutant ce n'est plus à lui que je suis présent : j'ai conscience que, c'est mon ami qui me parle par la bouche de celui dont j'entends la voix.*

Il arrive aussi, en entendant parler quelqu'un, que je me fasse des réflexions de ce genre : « Ce qu'il vient de dire, il ne l'a pas pensé tout seul ». Ou bien : « Quand il parle, je crois entendre X... qui, l'autre jour, m'a dit exactement la même chose ! ». Sans qu'il me le déclare lui-même, je peux reconnaître dans certains cas que ce que dit quelqu'un est d'un autre que lui. Chaque fois que cela se produit, je sais qu'*à travers celui dont j'entends la voix, c'est un autre qui me parle.*

Parler : des actes et des choses

« Parler » désigne aussi d'autres moyens par lesquels un homme exprime et fait connaître aux autres ce que sont ses pensées, ses sentiments et ce qu'il est.

Il peut s'agir de ses actes, ou des événements qu'il provoque. C'est ainsi qu'on fait assez souvent état d'actes, ou de ges-

tes, qui « parlent ». On dit par exemple : « Ce sont des actes qui en disent long sur son compte ». « Ce sont des actes qui parlent en sa faveur ». Il arrive aussi d'entendre quelqu'un dire à un autre : « Tu vas bientôt entendre parler de moi ».

Mais il peut s'agir aussi d'*objets* qui sont à lui ou qu'il a offerts, et de *lieux* qu'il a marqués de l'empreinte de sa personne. C'est ainsi qu'on dit de tel objet : « ça me parle de lui », ou de tel lieu : « ici, tout me parle de lui ».

Dans tous ces cas, c'est de pouvoir établir un lien entre tel événement, tel objet, tel lieu et quelqu'un qu'on connaît bien qui fait qu'en les regardant ils nous « parlent » de lui. « Dites-le avec des fleurs » suggèrent certaines réclames, et c'est vrai : on peut dire à quelqu'un sa reconnaissance, ou son amour, sans prononcer un seul mot, à travers un cadeau qu'on lui fait.

Si l'on dit couramment que « les murs ont des oreilles », mai 68 nous a fait dire que « les murs parlent ». En regardant une pièce où quelqu'un habite, on peut se faire une idée de son caractère, de ses goûts, de ses habitudes, on peut se faire aussi une idée d'un ouvrier en regardant son travail, ou d'un artiste en contemplant son chef-d'œuvre.

A travers les choses, les lieux, les événements, que nous marquons de l'empreinte de notre personnalité, nous disons quelque chose de nous-mêmes et de nos pensées. Les choses « parlent » de ceux auxquelles elles appartiennent ; les lieux habités « parlent » de ceux qui y vivent ; les événements « parlent » de ceux qui les provoquent ; les gestes et les actes « parlent » de ceux qui les font.

On dit que " Dieu parle aux hommes "

Différentes expressions

● « Dieu parle par la conscience »

C'est une expression courante, qui comporte un certain nombre de variantes. Sans vouloir les énumérer toutes, voici comment s'exprime sur ce point le Concile Vatican II : « Au fond de sa conscience l'homme découvre la présence d'une loi qu'il ne s'est pas donnée lui-même, mais à laquelle il est tenu d'obéir. Cette voix qui ne cesse de le presser d'aimer et d'accomplir le bien et d'éviter le mal, au moment opportun résonne dans l'intimité de son cœur : « Fais ceci, évite cela ». Car c'est une loi inscrite par Dieu au cœur de l'homme... La conscience

est le centre le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où Sa Voix se fait entendre ». (Vatican II, *Gaudium et Spes*, n° 16 cf. St Paul, Romains ,2, 15).

« Dieu parle par la conscience », ou « Dieu parle à la conscience » : La conscience est une réalité intérieure qui fait partie de l'homme. La « Voix de Dieu », qui « parle » à l'homme au plus profond de lui-même, c'est le contenu d'un phénomène intérieur qu'on attribue à Dieu.

● « **La création tout entière nous parle de Dieu** »

Là encore, les variantes de l'expression sont nombreuses. Voici seulement sous quelle forme imagée s'exprime le psalmiste pour dire la même certitude : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, le firmament manifeste l'œuvre de ses mains. Le jour en reedit la nouvelle au jour, la nuit l'enseigne à une autre nuit. Ce n'est pas un langage, ce ne sont point des mots dont on ne puisse saisir le son. Par toute la terre leur voix se fait entendre. Leurs paroles s'en vont aux frontières du monde ». (Ps. 18 - cf. Romains 1,21).

Par « la création tout entière » il faut entendre l'ensemble de l'univers et de tout ce qu'il contient : galaxies, système solaire, terre, plantes, animaux, oiseaux, et l'homme lui-même. Tout cela nous le connaissons comme ayant sa consistance propre et comme n'étant pas ce qu'on appelle « Dieu ».

On affirme simplement que ce qu'on peut contempler de ces réalités avec les yeux du corps, et analyser de leur fonctionnement par la science, nous fait connaître quelque chose de Dieu.

● « **Dieu a parlé par les prophètes** »
(St Paul, *Hébreux*, 1,1)

Les « prophètes » sont des hommes qui ont vécu à des périodes très diverses de l'histoire du peuple d'Israël. Ils se sont présentés à leurs contemporains et ont été reconnus par eux, comme choisis et envoyés par Dieu. Tous avaient conscience que Dieu leur inspirait les *paroles* qu'ils disaient de sa part, ou les *actes* parlant qu'ils accomplissaient en son nom.

Les paroles et les actes de ces hommes portent la marque de leur personnalité et de leur éducation, mais aussi des coutumes et des manières de penser du peuple au sein duquel ils ont vécu.

« Dieu a parlé par les prophètes » : c'est reconnaître derrière des paroles humaines l'inspiration de Dieu lui-même. Par l'intermédiaire de ces hommes, envoyés par Lui, Dieu est intervenu dans l'histoire du peuple d'Israël pour se faire connaître à lui.

● « **La Bible est la parole de Dieu** »

La BIBLE est un livre dans lequel sont rassemblés des écrits fort divers dans leur genre et leur origine littéraires. Qu'ils soient l'œuvre d'écrivains anonymes ou nommément désignés, bien ou mal connus, tous ces textes ont été écrits par des hommes. Les paroles, actes et événements rapportés sont le fait d'hommes qui les ont vécus, comme acteurs ou comme témoins, à des époques diverses de l'histoire du peuple d'Israël, de la vie de Jésus à Nazareth, et de la vie des premières communautés chrétiennes. C'est à travers ces paroles, actes, événements, et l'ensemble de ce déroulement historique qu'ils attribuent à Dieu, que ces textes parlent de Dieu et de ses rapports avec les hommes.

« La Bible est la parole de Dieu » : c'est reconnaître que tout ce que les écrits nous disent de Dieu, a été inspiré par Dieu lui-même. En s'adressant à un peuple, de nombreuses fois et de multiples manières tout au long de son histoire, Dieu l'a fait accéder, et avec lui tous les hommes, à la vraie connaissance de ce qu'Il est.

La rédaction de chacun de ces textes, leur sélection parmi de très nombreux autres textes, et leur rassemblement dans cet unique recueil qu'est la Bible, sont attribués à Dieu Lui-même.

Enfin ces écrits, ne sont pas considérés seulement comme parole de Dieu, adressée autrefois aux hommes, mais aussi comme parole actuelle. Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui, quand on lit ou écoute lire ces textes, il est affirmé que « Dieu nous parle » à l'instant même.

● « **Le Christ est la Parole vivante de Dieu** »

« Dieu, nous dit l'épître aux Hébreux, en ces jours qui sont les derniers, nous parle par le Fils... » (Hébreux, 1,1).

Jésus de Nazareth est un homme dont les évangiles rapportent un certain nombre de paroles et de comportements qui auraient été les siens.

De cet homme, qui est mort dans des circonstances connues, il est affirmé qu'il est « ressuscité » et que, vivant, il est continuellement présent et agissant dans et par l'Eglise qu'il a fondée.

Ce qui est dit « parole de Dieu » ce ne sont pas seulement les *paroles sorties* de la bouche de Jésus ; les *actes* qu'il a posés et les *événements* de sa vie mais *sa personne elle-même*, dont on affirme l'identité divine : Jésus est le Fils de Dieu.

Quelques réflexions sur ces affirmations

Dans tous les cas où il est affirmé que Dieu parle aux hommes, nous sommes en face de réalités (la conscience, la création, les prophètes, la Bible et ce qu'elle rapporte, Jésus de Nazareth) qui ont une existence réelle et une consistance propre, mais dont le lien avec un « Dieu » n'est pas expérimentalement constatable.

Si Dieu existe et « parle » aux hommes, chaque homme est par rapport à Lui dans la situation de quelqu'un à qui un Autre parle.

L'acte que Dieu pose en parlant a une existence objective indépendamment du fait que les hommes, ou une partie d'entre eux, entendent ou non, comprennent ou non, ce qui leur est dit par Lui. On ne peut jamais affirmer avec certitude que Dieu ne parle pas aux hommes ou qu'il n'existe pas, car *il est possible qu'Il parle sans qu'on le sache, ou sans qu'on se doute que c'est Lui qui parle.*

Si Dieu « parle » effectivement aux hommes, entendre et comprendre ce qu'il dit dépend de l'attention et de l'intelligence de chaque homme. Cependant, *Dieu seul peut donner à ceux qui l'entendent la certitude qu'ils ont bien compris* ce qu'il leur a dit. Il est donc légitime de penser que si Dieu existe et « parle », c'est de multiples manières et de nombreuses fois, au cours de l'histoire de l'humanité et de chaque homme.

Si Dieu existe et « parle » aux hommes, l'ensemble de l'humanité est dans la situation d'un groupe à qui s'adresse quelqu'un d'autre, extérieur au groupe.

Puisque le fait d'entendre et de comprendre ne dépend pas de lui mais du groupe auquel il s'adresse, si Dieu « parle » il y a toute chance qu'il y ait parmi les hommes une très grande

**C'est
une affirmation
qui suppose
la Foi**

diversité, et des débats, sur ce qui aura été entendu ou compris.

Ceux qui auront entendu Dieu « parler » seront, de ce fait même, constitués auprès des autres hommes comme témoins du fait que Dieu « parle » et de son message.

S'ils mettent en commun et comparent ce qu'ils ont entendu et compris, il y a toute chance qu'ils constateront des différences et des convergences, et constitueront à partir de là des groupes différents.

La multiplicité des religions et la diversité du contenu de leurs affirmations sur Dieu et ses rapports avec les hommes, ne sont donc pas des arguments valables pour soutenir que Dieu ne parle pas aux hommes, ou n'existe pas.

L'affirmation que Dieu « parle » à travers telle ou telle réalité matérielle ou humaine, n'est pas immédiatement évidente. Nombreux sont ceux qui déclarent qu'elle n'est pas fondée.

Cela n'a rien d'étonnant. Si Dieu « parle », c'est en effet devant des réalités dont il se sert pour le faire que les hommes se trouvent. Ils n'ont donc, à première vue, aucune raison de prendre ces réalités pour autre chose que ce qu'elles sont dans leur consistance propre.

Affirmer que Dieu « parle » à travers ces réalités, c'est la même chose que de dire que Dieu s'en sert pour « faire signe » aux hommes, ou qu'elles sont des « signes de Dieu ». « Signe de Dieu » et « parole de Dieu » sont deux aspects d'une même qualité qu'on prête à ces réalités. C'est dans la mesure où elles sont perçues non seulement pour ce qu'elles sont en elles-mêmes mais aussi comme « signes de Dieu », qu'on saisit ce qui est parole de Dieu en elles. C'est dans l'instant même où apparaît le lien qui existe entre elles et Dieu qu'on saisit que par elles Dieu « parle » et « parle aux hommes ». C'est ce que, comme « signes de Dieu », elles révèlent de Lui qui est appelé « parole ».

Reconnaître que Dieu « fait signe » ou « parle » à travers l'une ou l'autre de ces réalités n'est possible que de l'intérieur de la Foi en Dieu et fait partie de la démarche même de la Foi :

● soit que, déjà croyant, on reconnaît un lien entre cette réalité, et Dieu ;

● soit que, découvrant qu'il y a (ou qu'il peut y avoir) un

lien entre cette réalité, et Quelqu'Un de transcendant à l'humanité et au monde, on accède par là-même à la Foi en Dieu.

Ni le lien, ni la qualité du lien, entre ces diverses réalités et Dieu ne sont évidents pour tous les hommes. On ne peut donc pas éviter de s'interroger sur ce qui permet d'affirmer que ce lien existe et que sa qualité est telle que l'affirme la foi chrétienne. Affirmer que « Dieu parle aux hommes » est une profession de Foi. Ceux qui le font, ne peuvent échapper aux questions posées sur son bien-fondé et se dispenser de réfléchir à ce que sont leurs « raisons de croire ».

Joan Alsina Hurtos

En catalan, sa langue natale, le prêtre catholique Joan ALSINA, âgé de 31 ans, a écrit quelques notes la veille du jour (le 18 septembre 73) où une patrouille militaire l'a tué à SANTIAGO du CHILI de 10 balles dans le corps.

Ce prêtre était arrivé au Chili en 1968, et après avoir travaillé durant quelques années dans la pastorale traditionnelle, il décida de vivre son sacerdoce auprès des plus démunis, auprès des « rotos ». Il acquit une compétence professionnelle dans les services de la Santé Publique et eut des responsabilités dans ce domaine d'abord à San Antonio, ensuite à Santiago.

La nuit du 18 septembre il a peut-être prévu le sort qui l'attendait. Sur la table de la petite chambre qu'il occupait, dans un très pauvre quartier de la banlieue de Santiago, il a laissé 2 pages écrites de sa main :

Pourquoi ?

- Nous avons voulu mettre du vin nouveau dans des vieilles outres, et nous n'avons plus de vin... pour le moment... et plus d'outres.
- Nous sommes au bout du chemin ; nous avons franchi un défilé, et nous voici au milieu des pierres. Nous qui restons, nous continuerons à avancer. Jusqu'à quand ? Si nous pouvions trouver des arbres pour nous abriter des balles !
- « Aucun de ceux qui ont trempé leur pain dans les marmites d'Égypte ne verra la Terre Promise sans passer par l'expérience de la mort ». (Fromm)
- « Il n'y a plus de prophètes parmi nous ». Il n'y a que le veau d'or.

Depuis deux jours, on ne manque plus de rien. Et, puisque nous ne pouvons plus parler, nous mangeons. Et nous regrettons le pain sec, partagé au milieu des rires.

Nous n'avions pas compris la parole de Saint Paul, « nous subirons tous l'épreuve du feu ». Pourtant, on a brûlé de la paille. Mais où sont ceux qui voulaient pousser jusqu'aux dernières conséquences ?

— Les Etats-Unis nous avaient permis un jeu si écœurant, avec des concessions si limitées, que nous en avons nous mêmes la nausée : « Sainte Démocratie, pray for us ! ».

— S'il est facile de prêcher la résignation, il est très difficile de se résigner à perdre. Car perdre signifie laisser d'AVOIR et commencer à ETRE. Et ceux qui plus AVAIENT et continuaient à avoir, étaient ceux qui moins ETAIENT. Ils étaient moins, mais ils avaient le pouvoir et la force.

— « Le Verbe se faisait chair ». Ça, on ne le supporte pas. Le scandale de la Croix, on ne l'a jamais supporté. « Nous respecterons toutes les idéologies... ». Oui, tant qu'elles n'osent devenir chair et réalité. Sinon, on les noiera dans le sang.

Et maintenant ?

— Nous sommes beaucoup à avoir été marqués, purifiés. Soixante douze, disent les « chiffres ». Pour l'Exode, ils étaient 40 000. Ici aussi. Qu'importe de quel bord ? Du côté du peuple ou du côté de la troupe ! On nous dit « Nous ferons un pays neuf, libre, indépendant ». Et encore : « Autres voix, autres horizons », Non, ce sont toujours les mêmes voix et la même dialectique.

— Manque de cohésion intérieure. Ne pas savoir qui je suis, d'où je viens, sur quel chemin je marche. J'arriverai chez moi. Celui-ci me regarde ; celui-ci peut m'arrêter. Caché, mon sort tient à un fil, à une décision, à un soupçon, à une « confession » extorquée. Sueur froide, brûlante. Une petite chambre froide, solitaire. Qui est à l'interphone ? Qui frappe à la porte à cette heure ? La question n'est pas de savoir ce que je ferai mais ce qu'il me feront. Et le plus terrible : POURQUOI ? C'est cela, l'insécurité. Prendre conscience de l'insécurité, c'est avoir peur. A présent, je comprends Raimon (1), chantant la lutte contre la peur !

— Et les coups de feu continuent. Surtout la nuit. Qui ? Contre qui ? Le peuple, toujours le peuple : des deux côtés. Eux,

(1) Raimon, c'est un chanteur catalan, contestataire, poursuivi par la police espagnole.

qui **ETAIENT**, ou sont morts, ou en fuite, ou bien au sommet. **Stratégies, proclamations, déclarations. Et le peuple est terrassé : endormi ou mort.**

— **Et l'impuissance. Le sang qui bout. Les paroles qui ne sortent pas. Et savoir qu'actes et paroles sont condamnés à devenir poussière, sang et chair meurtrie et broyée.**

— **Et notre Sainte Mère ? Impossible d'improviser. Le jeu de l'équilibre ne sert qu'en temps de « paix ».**

Espérances

— **« Si le grain ne meurt, il ne porte pas de fruit ». Elle est horrible, la montagne brûlée. Mais de la cendre mouillée, noire et gluante, il faut l'espérer, la vie jaillira de nouveau.**

— **La vie, nous la découvrons chaque jour. A toute minute. Nous découvrons la valeur des petites choses et de petits gestes de chaque instant. Le sourire dans la rue triste, la voix amie qui parle en code de téléphone, le souci pour celui qui est tombé, la main tendue, le visage qui ose refléter un trait d'humour...**

— **Je rappelle une page de « Vol de nuit » de Saint Exupéry. Il survolait je ne sais quel pays, et alors seulement il comprit le sens de la maison seule dans la montagne, la lumière, les brebis, le berger. Pour saisir le sens des petites choses, il faut s'en écarter ou en être écarté.**

— **Je comprends maintenant Saint Paul : « La charité ne s'enfle pas ». La vérité est clandestine, parce qu'elle est la Parole faite chair.**

— **« Nous allons çà et là comme les brebis promises à l'abattoir ». « En tes mains, je remets mon esprit ».**

— **Ce n'est pas de la littérature. Dans les moments si périlleux, il faut recourir aux symboles, on ne peut s'exprimer autrement.**

— **Nous attendons votre solidarité. Comprenez vous maintenant ce que signifie le Corps du Christ ? Si nous nous enlisons, c'est quelque chose de votre espérance qui s'enlise. Si des cendres, nous faisons renaître la Vie, quelque chose de neuf va renaître en vous.**

— **A Dieu ! Il nous accompagne toujours, Lui, où que nous soyons.**

JOAN.

Prendre conscience

**Prendre conscience alors qu'il est temps
de la limite des ressources minières de la terre
et de l'immense gaspillage assurant notre standing
bien souvent aux dépens d'autrui...**

**Prendre conscience de la pollution qui transforme notre environnement
jusqu'à l'avitissement...**

**Prendre conscience que l'espoir au bonheur
misant uniquement sur la science est un leurre...**

**Prendre conscience que jamais, de toute l'histoire des civilisations,
l'homme n'a disposé d'autant de puissance et d'énergie
pour réaliser ses propres créations...**

**Prendre conscience qu'un tel monde
axé sur la consommation s'effondre
et que se joue une immense aventure : redonner à l'humanité un
projet, une mystique, une spiritualité, qu'importe l'épithète,
pourvu que se précise le destin de tout un chacun assumant le passé,
centré sur le réel, tourné vers l'avenir,
et appelant un NOUVEL ART DE VIVRE...**

**Prendre conscience que le réel n'est pas seulement ce que je vois et
ce que je sais, mais qu'il confine au mystère,
ni l'homme ni la vie ne s'enferment dans un système...**

**Prendre conscience que c'est en partageant avec l'autre que j'apprends
à me connaître...**

**Prendre conscience que le propre de l'homme est de penser :
il sait qu'il sait..**

**Prendre conscience que l'ultime recherche est la prière,
afin de connaître,
comme je suis connu
par Celui qui EST.**

De l'absence à l'attente

Les hommes vivent sans Dieu des attitudes appelées évangéliques par les Chrétiens :

- « si c'était pas à cause des copains je foutrais le camp... ».
- « je suis pris samedi... mais j'irais avec vous. Je ne peux pas lâcher les copains ». Ce samedi, nous étions une douzaine de délégués pour célébrer l'anniversaire de Robert qui a combattu dans le mouvement ouvrier pendant 20 ans.
- Dimanche dernier, on se retrouvait un petit groupe de diverses nationalités chez un camarade noir.

Cette fois dans la vie sort de ce qu'il y a de plus humain en nous. Mais tous ces sauts, tous ces risques que l'on prend, où cela va-t-il ? On est heureux de se retrouver, compagnons de combat. Ce n'est pas du bluff. Mais où va cette chienne de vie ?

***L'absence
de Dieu
dans le travail***

Quand pendant près de quinze jours, sur un échafaudage volant, avec un « stop chut » qui vous comprime la poitrine, on redresse les voiles de béton coulés en faux aplomb, marteau piqueur à la main, dans des positions invraisemblables, on se demande où est Dieu. La course au profit entraîne des malfaçons qui vous retombent dessus. Tant pis si vous crevez la bouche ouverte... et cela se reproduit en mille exemplaires. Cela dresse les gars les uns contre les autres. Cela amène des gars à l'hôpital qu'on ne revoit plus. D'autres essayent un " job " ailleurs, s'en vont en silence même si pendant 20 ans ils ont combattu comme délégués. Absence de Dieu dans l'écrasement. Des hommes ne sont plus capables de vouloir en sortir..

*Absence de Dieu
dans l'effort
de libération*

Pourtant dans ce baigne des hommes se regroupent au syndicat ou dans des partis politiques. Ce matin, Atba, était tout fier de nous montrer sa carte du parti communiste algérien. Un délégué influent et compétent s'en va, trois copains, comme un sang nouveau, remontent au combat.

Notre vie est parfois blasphémante comme celle du Christ qui se demande pourquoi Dieu l'a laissé tomber ; mais dans le fond je crois que c'est une attente. Mais comment les copains sauront-ils ce qui nous fait vivre, si personne ne répond à cette attente. Il est vrai que notre silence peut-être aussi l'expression de notre propre recherche. L'Évangile est quelquefois proclamé même s'il ne l'est pas d'une manière verbale.

*Une lumière
dans la nuit*

Nous vivons pratiquement dans un contexte a-religieux. C'est le profit qui nous écrase. Nous essayons d'en sortir. On ne peut compter sur personne d'autre. Cela, on en est convaincu.

Mais pourtant dans ce contexte de gens en liberté surveillée, je crois en Jésus de Nazareth, parole de celui qu'on a coutume d'appeler Dieu. Cette lumière vivante c'est une lumière sur nos vies à tous. Avec Lui, les combats quotidiens prennent l'allure d'une exode, d'une marche vers quelqu'un. J'y crois sans révélation spéciale, sans miracle ; comme ça, sur parole, sur l'expérience de cette parole que je partage avec d'autres, sur l'expérience d'aujourd'hui, sur l'expérience d'hier des Apôtres et de ceux qui les ont suivis. Malgré toutes les morts quotidiennes individuelles et collectives je dis un OUI à la vie et dans la foi je dis un OUI au Père.

Pour quelles raisons je crois que Dieu "parle" aux hommes

Jean Rémond

S'il existe un « Dieu », c'est-à-dire Quelqu'Un transcendant à l'humanité et au monde, il est clair pour moi que, pour cette raison même, je ne peux le chercher comme faisant nombre avec les choses et les êtres qui font partie de notre univers. Il n'est pas de l'ordre du palpable, de l'observable. Le fait qu'il « parle » n'ajoute rien sur ce point puisque, dans tous les cas où il est dit que « Dieu parle », je suis toujours en face de réalités de ce monde dont Il se sert pour « parler », et non directement en face de Lui.

Les raisons de croire dont je peux faire état ne peuvent être contraignantes comme le sont les résultats d'une expérimentation scientifique, qui font toucher le réel et qui, ce faisant, en démontrent l'existence.

La science décrit ce qu'elle observe des réalités. Elle dit ce que cette observation fait connaître de ces réalités, ou en laisse ignorer.

La Foi, en regardant ces mêmes réalités, perçoit leur lien à Dieu et, ce que, par là, elles nous font connaître de Lui. Ce lien, comme tel, n'est observable par aucun des instruments dont se sert la science. Il ne peut l'être d'ailleurs, car pour cela il faudrait que Dieu Lui-même soit observable, et donc qu'il fasse partie des éléments du monde.

Dire mes raisons de croire ne consiste pas à vouloir prouver l'existence de ce lien, mais ce qui m'autorise à le faire. C'est d'un regard sur des réalités observables que je tire mes « raisons de croire », en m'efforçant de respecter ce que la science me dit de ces réalités dans leur consistance propre.

Elles ne sont pas seulement une description de ce que je constate, mais le résultat d'une réflexion sur mes constats, sans qu'il soit jamais possible d'en conclure de façon contraignante que Dieu existe et « parle » aux hommes, ou bien qu'il n'en est rien. Cette conclusion représente toujours un choix que chacun fait librement, et que nul ne peut lui imposer. Ce que la réflexion peut établir c'est seulement que cette alternative existe, et donc qu'il n'est pas déraisonnable de croire. Il n'en est ainsi que lorsqu'elle me conduit, à propos des réalités que j'observe, à un point d'interrogation irréductible, qui ne porte pas sur le comment de leur existence mais sur le fait même qu'elles soient ce qu'elles sont.

Dieu “ parle ” au cœur de chacun de nous et de ce que nous vivons

Dieu “ parle ” par la conscience

Au cœur de la conscience que j'ai de mon existence et de ce que je suis, je constate que je suis habité par une *soif intérieure d'absolu*.

Cette soif intérieure ne m'apparaît pas comme un résultat de ce que je suis et de ce qu'est mon existence, mais comme un *point de référence*, d'après ce que je juge de ce qu'il y a de bien et de mal en moi-même et en toutes choses. Elle est aspiration au bonheur, à une vie pleinement épanouie, à une communion avec les autres, à la connaissance de la vérité des choses et des êtres, à la justice dans les rapports inter-personnels et collectifs.

L'expérience me montre que fugitifs sont les moments où ce que je suis et ce que je vis coïncide avec l'aspiration qui m'habite. A l'instant même où se réalise, parfois, ce par quoi je pensais combler mon attente, voilà que je découvre qu'elle était plus vaste, plus profonde et au-delà même de ce que j'avais saisi d'elle.

D'où me vient cette soif intérieure qui m'habite ?

Elle n'est pas le fruit de ma réflexion, puisque justement elle la guide et la juge.

Elle n'est pas « de moi », car elle m'attire et me met en route vers ce que je ne suis pas encore.

Elle ne s'enracine pas simplement dans l'expérience que j'ai de la transformation de moi-même et de mon existence, en résultat de mes efforts, puisque c'est elle précisément qui m'a incité à les tenter. Le fruit de mes efforts me donne raison d'avoir obéi à la soif intérieure qui les a inspirés, mais il n'en est pas la source. Et si je ne tente aucun effort, ou si mes efforts n'ont été couronnés d'aucun succès, cette soif d'absolu et d'infini, qui demeure, provoque en moi écœurement devant ma paresse, ou déception devant mon échec.

La science expliquera peut-être un jour par quel mécanisme une conscience humaine accède à la notion de l'absolu. Ce faisant elle permettra à l'homme de constater et de se servir de *ce qui est* en lui, mais dont il n'est pas l'auteur. La puissance, ou l'impuissance, de la science à expliquer ce phénomène ne sont pas déterminantes à mes yeux.

Ce qui m'interroge, c'est *ce que cette soif d'absolu fait viser à l'homme et à l'humanité. Quel que soit le pouvoir auquel les hommes pourront atteindre, c'est quelque chose qui est et sera toujours hors de leur portée dans les conditions de leur devenir historique.*

Je pourrais en prendre de nombreux exemples, mais il me suffit d'en regarder deux :

* L'humanité est au cœur du monde et de l'univers, et nous ne pouvons vivre sans ce qui nous en vient. Pourtant ceci ne nous est pas que bénéfique : la nature nous opprime autant qu'elle nous sert. La marge entre cette oppression et ce service est mesurée par la capacité des hommes et leur effort pour maîtriser l'univers et le « mettre à son service ». La terre et l'univers sont faits pour l'homme et pour son bonheur. Il y a dans nos cœurs une aspiration jamais satisfaite à les connaître et à en prendre totale possession. Plus s'affirme la maîtrise, plus l'aspiration s'étend et fait découvrir de nouveaux champs de conquête, sans que puisse *jamais* coïncider la maîtrise acquise et celle que nous désirons avoir. D'ailleurs l'Univers n'est pas l'œuvre de l'homme : il en sort et y est le fruit d'une évolution. Les lois de son fonctionnement existent avant qu'il les découvre et c'est avec émerveillement qu'il pénètre dans des secrets qui lui sont « livrés ».

* A chaque instant dans la vie, chacun de nous se heurte à d'autres êtres humains. Sous une apparence semblable, nous faisons l'expérience que se cache une foule de différences. Chacun est pour l'autre une énigme qui lui pose interrogation. Ce que nous rencontrons chez l'autre nous apparaît comme une

menace d'anéantissement de nous-mêmes, qui fait naître la crainte et l'agressivité. Pourtant nous découvrons aussi, dans l'amitié, combien la communion avec l'autre peut être source de joie et d'enrichissement. Les hommes sont faits les uns pour les autres, et, pour aucun, il n'y a de bonheur sans amitié. Au fond du cœur de chacun cohabite la soif d'une communion qui atteigne à une totale transparence dans un total partage, et la déception de n'y *jamais atteindre*. Plus on avance dans cette communion, plus on y trouve de joie, mais plus aussi se reculent les limites de ce qu'on voudrait qu'elle soit.

Cette soif d'absolu et d'infini qui habite le cœur des hommes, sous des formes diverses, je crois qu'elle a pour origine une être transcendant, qu'on appelle « Dieu ». Ayant créé les hommes pour partager sa Vie, je crois qu'Il illumine ainsi leur conscience de l'intérieur, pour les appeler à entrer librement dans une communion d'amour avec Lui, par laquelle ils trouveront leur bonheur et la pleine réalisation d'eux-mêmes. Cette lumière venue de Dieu indique aux hommes la direction dans laquelle ils trouveront leur bonheur, mais elle est aussi un appel à faire confiance à Celui qui la donne et qui, par elle, révèle quelque chose de ce qu'Il est.

Je crois que dans tout acte de conscience qui est mien, par rapport à la soif d'absolu qui m'habite, Dieu me « parle ». Le lien entre cette soif d'absolu et Dieu, s'il existe réellement, est un fait objectif constant quelle que soit la reconnaissance explicite que j'en fais ou non à tel ou tel moment.

Cependant, je ne *perçois* ainsi Dieu me « parlant » par ma conscience que moyennant un certain regard sur ce qui est en train de se passer en moi, et par lequel j'en vois l'origine en Dieu.

Dieu "parle" par les événements

Chaque événement qui survient me révèle un décalage entre ce qu'il apporte et ce à quoi j'aspire, entre ce que je suis et ce qu'il faudrait que je sois pour être à sa hauteur en l'assumant.

Il ré-actualise ainsi, en l'avivant, telle ou telle de mes aspirations et me provoque à prendre la nouvelle situation où je suis mis comme un point de départ.

Chaque événement, par tout ce qu'il comporte, me remet en face de cette lumière intérieure qu'est la soif d'absolu qui m'habite, et m'oblige à *me situer* en fonction d'elle par rapport à un aspect concret de ma vie, de celle des autres ou du monde.

Un événement, quel qu'il soit, de ma vie personnelle ou de la vie collective des hommes, n'est « parlant » pour moi que lorsque je prends conscience

de lui et de ce qu'il comporte pour moi et pour les autres. Si je pense que Dieu « parle » par lui, ce n'est pas parce que je crois à une intervention directe de sa part pour le provoquer. Dieu n'est pas une cause extérieure isolable, au milieu de celles qui sont à chercher dans les lois de fonctionnement de l'Univers ou de l'humanité.

Je pense qu'il y a un lieu entre Dieu et le contenu de l'acte de conscience que provoque en moi l'événement, et qui le rend « parlant » pour moi. Les raisons pour lesquelles je pense que Dieu « parle » par les événements ne sont pas séparables de celles pour lesquelles je crois qu'il « parle » par ma conscience.

Je pense qu'il y a un lien entre Dieu et les causes matérielles ou humaines, que mon analyse me révèle être celles de l'événement. Par cette analyse je retrouve la loi des choses et cela me permet de découvrir *comment* être fidèle au sens du « bien » et du « mal » qui me vient de la soif d'absolu qui m'habite. Les raisons pour lesquelles je crois que Dieu « parle » par les événements ne sont pas séparables de celles pour lesquelles je crois qu'Il « parle » à travers l'ensemble de ce qu'est l'Univers dont l'homme fait partie comme être conscient.

Je crois que Dieu « parle » par *tout* événement parce que chacun manifeste quelque chose des lois de fonctionnement de l'univers et de l'humanité. Cet ordre de choses, étant lié à Dieu qui en est l'origine et le soutien, manifeste quelque chose de Lui quelle que soit la reconnaissance que j'en fais ou non.

Cependant je ne *perçois* Dieu me parlant par un événement que dans certaines conditions : soit lorsque cet événement provoque en moi un acte de conscience dans lequel retentit ma soif d'absolu et que je fais le lien entre Dieu et ce qui se passe en moi — soit lorsqu'en analysant les causes de cet événement je fais le lien entre Dieu et les lois de fonctionnement de l'Univers ou de l'humanité, que me fait découvrir mon analyse.

Dieu "parle" par la parole des hommes

La soif d'absolu et d'infini, qui lui révèle à la fois ce qu'il doit être et qui est ce « Dieu » qui l'appelle, chaque homme peut la garder secrète, pour lui seul. Mais il peut aussi la dire aux autres, en paroles humaines.

Quand il le fait, les mots sont ceux de l'homme qu'il est, dans le langage de son peuple d'origine et avec les images qui font partie de l'univers culturel auquel il appartient. Ce que les mots expriment d'aspiration à l'absolu, bien que saisi par cet homme au cœur de sa conscience, n'est pas de lui mais de Dieu. Ces paroles, dites par une bouche d'homme, expriment plus que celui qui

les dit. Elles le dépassent, le provoquent et le jugent lui-même, autant que celui qui les entend. Ce qui apparaît comme parole humaine est aussi parole de Dieu.

Les raisons pour lesquelles je crois que Dieu « parle » aux hommes les uns par les autres sont les mêmes que celles pour lesquelles je crois que Dieu « parle » à chacun par sa conscience.

Toute parole humaine est-elle à mes yeux parole de Dieu ?

Non, si je la prends dans son contenu, ou plus exactement pas toujours. Il faut pour cela *qu'elle soit l'expression du contenu de conscience* de celui qui parle, *sur la soif d'absolu* qui l'habite.

Oui, si je la regarde comme un *événement* qui me provoque, moi, dans ma conscience et que je fais le lien entre ce qui s'y passe et Dieu.

Les prophètes ont exprimé la soif d'absolu qui les habitait, en disant qu'ils l'identifiaient comme venant de Dieu et ce qu'elle leur révélait de Lui au cœur d'événements concrets de l'histoire de leur peuple.

Quand on dit que « Dieu a parlé par les prophètes », on souligne quelque chose de particulier. En les disant « choisis », « saisis par l'Esprit de Dieu », « inspirés », « envoyés », on affirme un lien particulier entre Dieu et ces hommes. Eux-mêmes ont affirmé la conscience qu'ils avaient de ce lien particulier. De leur vivant même leurs disciples l'ont reconnu, et plus tard leur peuple tout entier. Si leurs paroles et leurs actes ont été recueillis et transmis par la tradition orale, puis par des écrits, c'est à ce titre.

Je crois aussi qu'il en est ainsi.

Ce que nous pouvons connaître de la vie de ces hommes témoigne de la présence en eux d'un dynamisme intérieur contre lequel eux-mêmes ont dit avoir lutté et s'être débattus. Ce dynamisme intérieur les a arrachés aux tendances naturelles de leur tempérament, de leur caractère, et au cours normal de leur vie. Il les a conduits à vivre en affrontant leurs contemporains et les autorités de leur peuple, par des moyens propres à eux seuls et inhabituels dans les comportements des hommes entre eux. Ce ne sont ceux ni de l'homme moyen, ni des philosophes, ni des savants, ni des puissants de ce monde, ni des révolutionnaires...

D'autre part ce qu'ils ont exprimé, chacun en leur temps, de la soif d'absolu qui les habitait, était en décalage considérable par rapport à ce qu'était la conscience collective de leur peuple.

Le Christ est la "Parole vivante de Dieu"

Mes raisons de croire que Dieu « parle » aux hommes les uns par les autres, ou qu'il « a parlé » par les prophètes, pourraient s'appliquer à Jésus de Nazareth, s'il n'était dit de lui rien de plus que de tout homme, ou d'un des prophètes. Ce n'est pas le cas. De Jésus, on ne dit pas seulement que Dieu « a parlé » par lui, mais qu'il *EST* « LA PAROLE VIVANTE DE DIEU ». En affirmant cela, l'Eglise reconnaît qu'il est *LE FILS DE DIEU* en personne.

Je ne sais ce que seront, dans l'avenir, mes raisons de croire que le Christ est le Fils de Dieu. Je ne peux témoigner que de celles qui me paraissent valables aujourd'hui, avec la conscience que j'ai de leurs limites. Elles portent, je le sais, la marque de mon propre itinéraire. Par le fait même, elles ne rejoignent pas forcément celles de ceux qui sont passés par d'autres chemins. Si, malgré la difficulté de l'entreprise, j'ose m'aventurer à m'exprimer dans ce domaine, c'est donc sans aucune prétention. Je suis convaincu que si d'autres acceptaient de dire leurs « raisons de croire », cela me ferait découvrir ce qu'il y a d'insuffisant dans les miennes. Je m'en réjouirais, car du même coup cela m'apprendrait à mieux croire au Christ.

Le Christ est ressuscité

Pour être totalement vrai avec moi-même, je dois commencer par m'expliquer sur la manière dont je me situe par rapport à la résurrection du Christ. C'est là, en effet, que s'enracinent les raisons les plus décisives, pour moi, de croire à l'identité divine du Christ.

Le témoignage des Evangiles

Je connais les récits évangéliques de la résurrection depuis ma plus tendre enfance. Lorsque je les apprenais par cœur au catéchisme, je les recevais comme rapportant les événements tels qu'ils s'étaient passés, et sans me poser de question. A l'âge de 18 ans, ils faisaient partie de l'ensemble des connaissances que j'avais acquises en matière de religion, mais qui constituaient un « savoir » sans influence sur une vie religieuse devenue à peu près nulle. Je me demandais si « Dieu » existait vraiment, mais je ne m'étais jamais préoccupé de

savoir qui était le Christ et quelle était la signification réelle de ce que j'avais appris sur lui.

C'est sous le choc d'un événement que je raconterai par la suite, que je suis revenu à la lecture assidue des évangiles. J'ai suivi avec attention, et un grand intérêt, tous les progrès de l'exégèse et les questions qu'ils amenaient à poser à propos des récits évangéliques, et en particulier ceux de la résurrection.

Je n'ai pas l'intention de rendre compte, ici, de ces débats. Il ne manque pas de gens compétents pour le faire bien mieux que moi, et leurs livres sont accessibles à tous. Je me contenterai seulement de dire les conclusions auxquelles ce que je connais de l'état actuel de la science exégétique me fait aboutir.

— Dans les récits évangéliques, la résurrection du Christ est présentée comme un fait qui ne peut être saisi en dehors de sa signification présente pour ceux qui en témoignent. C'est un témoignage vécu dans la Foi, et qui nous parvient à travers l'expérience d'une Eglise qui en vit. A la base de cette expérience il y a une tradition, coulée dans des formulés dépouillées, manifestement destinées à soutenir une adhésion et à provoquer une expérience personnelle. Il est impossible de séparer ce qui est tradition et actualité de la vie de l'Eglise. C'est par la vie de l'Eglise que nous rejoignons la tradition, mais il y a un lien dialectique entre les deux. La tradition ne reste vivante que par son actualisation permanente, et l'actualisation ne peut se faire que parce qu'il existe une donnée initiale intangible à laquelle elle se réfère. Ce dernier point me paraît capital.

— Au cœur de ce que je viens d'appeler « la tradition », le témoignage ne porte pas sur ce qu'a été, en soi, l'événement de la résurrection, ni sur la manière dont il a été vécu par le Christ, mais sur ce qu'ont vécu des « témoins ». Il nous rapporte leurs réactions en face du fait : incrédulité suivie d'une reconnaissance, qui n'a pas provoqué un enthousiasme passager mais une *conversion* profonde et durable. En dehors de ce fait, rien ne peut expliquer la réunion du groupe des disciples de Jésus, dans la conscience d'être porteurs d'un message à annoncer jusqu'aux extrémités du monde et dont l'essentiel se résume précisément en ces trois mots : « Il est ressuscité ». Rien d'autre ne peut expliquer non plus la radicale transformation qui s'est produite dans leur vie pour la mettre tout entière, et malgré toutes les difficultés, au service de l'annonce de ce message.

— Enfin, il me semble que la nature même des récits de la résurrection interdit un certain nombre de voies qu'on pourrait être tenté de prendre pour caractériser l'expérience qui est rapportée, en dehors du lien avec un événement réel.

Il ne peut s'agir, par exemple, de l'expérience « mystique » d'une survie « spirituelle » du Christ. Aux prises avec ce genre de langage, qui appartient au

monde grec, saint Paul a réagi en soulignant qu'il s'agissait bien de la résurrection d'un « corps », et non d'une évasion hors du corps. Le langage des récits évangéliques est, à cet égard, très suggestif. Les expressions « surgir debout », « se lever », qu'on y rencontre, ne s'inscrivent pas dans le contexte culturel grec d'un salut hors d'un corps qui se dissout. Elles se rattachent à la mentalité hébraïque sur la résurrection, dans laquelle la puissance de l'Esprit de Dieu fait « se lever » les morts. De même, quand il est dit du Christ-Ressuscité qu'il est « esprit vivifiant », cela ne relève pas de la vision dualiste des grecs. Il faut le rattacher à la vision hébraïque qui distingue deux « étapes » de l'homme : celle, historique, où il est sous l'influence de « la chair » — et celle, eschatologique, où il sera entièrement sous l'influence de « l'esprit ». Par sa « résurrection des morts », le Christ appartient à cette deuxième étape, d'où il a commencé à réaliser la métamorphose de l'humanité et de tout l'Univers.

Ces quelques éléments, que j'ai dégagés rapidement de l'état actuel des études exégétiques, me paraissent suffisamment solides pour justifier le crédit que je crois pouvoir accorder au témoignage des Evangiles sur la résurrection du Christ.

C'est là une de mes raisons de croire que le Christ est ressuscité et qu'il est le Fils de Dieu. Aussi sérieuse qu'elle me paraisse, elle n'est pas cependant, pour moi, la plus importante et la plus déterminante.

Certes, comme pour tout chrétien et pour l'ensemble de l'Eglise, ma Foi au Christ-Ressuscité s'enracine dans celle des apôtres et le témoignage qu'en donnent les évangiles. Il est bien clair que si je n'avais jamais entendu parler du Christ-Ressuscité, je ne pourrais croire en Lui. Mais ce qui est premier dans l'ordre de la transmission de la Foi, et donc de son origine objective, ne l'est pas forcément dans l'ordre de l'accession à la Foi et de ce qui provoque à y entrer.

De fait, pour moi, si je crois au Christ-Ressuscité c'est d'abord parce que j'ai une expérience personnelle de la rencontre et de la vie avec Lui. C'est cela qui est premier dans mes « raisons de croire ». C'est après seulement que je suis revenu au témoignage des évangiles, et qu'il est entré consciemment dans mes raisons de croire, comme point de repère de ma propre expérience du Ressuscité.

Une expérience personnelle du Christ-Ressuscité

(Il est impossible pour moi de parler de mes raisons de croire sans dire celle qui est la plus profonde et la plus vitale. M'exprimer sur ce point revient à livrer, du même coup, ce qui est le cœur de moi-même et de ma vie. Ce que

je vais dire m'est donc très personnel, et j'espère qu'on m'en excusera. Il m'est arrivé de rencontrer bien des copains, qui ont une expérience semblable à la mienne, mais je sais qu'elle est particulière et qu'il existe beaucoup d'autres chemins).

Un événement

En novembre 1940, dans le cadre des activités d'un mouvement de jeunes dont je faisais partie, j'avais été convoqué pour participer à un week-end de « ré-collection ». C'est de fort mauvais gré que je m'y étais rendu, et pour la première causerie du « prédicateur », je m'étais installé au dernier rang, tout au fond de la salle. La tête entre les mains, j'attendais de pied ferme ce qu'allait dire ce prêtre inconnu, dont j'étais bien décidé à ne rien recevoir.

Je suis sorti de cette salle le dernier, après être resté seul un grand moment. Mon état d'âme était tel qu'il ne pouvait se traduire que par une comparaison liée au contexte de ces années de guerre, où s'étalait déjà le spectacle des ruines dues aux bombardements. J'avais l'impression intérieure d'être comme dans une maison dont les murs s'étaient tout-à-coup écroulés autour de moi. De tout ce que j'avais appris en matière de religion, je ne savais plus rien. J'étais « en face » du Christ-Ressuscité, dont l'existence venait de s'imposer à moi avec une force irrésistible. Plus rien ne comptait pour moi que cela, et j'étais comme ébloui, avec au cœur une joie inexprimable. J'avais la certitude qu'il venait de se produire quelque chose, qui allait changer complètement le cours de ma vie et le sens que je lui donnais. En racontant les choses ainsi je suis fidèle au déroulement historique des faits. Pourtant cela ne correspond pas à la manière dont je pense spontanément à cette soirée. Ce qui me vient immédiatement à l'esprit c'est ce que j'ai dit, en second, de mon état d'âme. Cela m'est resté, sans discontinuité, toujours présent et demeure indissolublement lié à ma vie avec le Christ. Par rapport à cela, aujourd'hui encore, il n'y a d'« hier ». Chaque fois qu'au cœur des événements, ma Foi me fait percevoir la présence du Christ-Ressuscité, c'est comme si se superposaient deux images se fondant en une seule. Sur ce que je vis à l'instant même avec Lui se détache la vision toujours actuelle de ce que j'ai vécu en ce jour de 1940. Ce n'est qu'en deuxième temps que surgissent, comme un fond de tableau, divers souvenirs concernant les lieux et les circonstances. Si certains détails me reviennent facilement, il en est d'autres qui se sont complètement estompés. C'est le cas, par exemple, de ce qu'a dit le prêtre qui parlait ce soir-là.

Une rencontre

En relatant cet événement de ma vie, je dis habituellement que j'ai « rencontré » le Christ-Ressuscité. Le mot « rencontre », avec toute la plénitude de sens dont il peut être porteur, me paraît pourtant craquer pour exprimer l'in-

tensité de ce que j'ai vécu. Si je dis que « j'ai vu » le Christ-Ressuscité, pour moi, c'est tout aussi vrai, bien qu'il s'agisse des yeux de la Foi et non de ceux du corps. Je pourrais dire encore que je me suis trouvé « face à face » avec la personne de Jésus-Ressuscité-Vivant, faisant irruption dans ma vie. Tout vocabulaire me paraît cependant inadéquat, et j'ai renoncé à en trouver un qui ne prête à aucune ambiguïté.

Finalement, je préfère employer le mot « rencontre » parce qu'il rejoint, par analogie, l'expérience que j'ai de la rencontre entre êtres humains. Sous une forme différente, il s'agit pour moi d'un événement tout aussi réel, qui m'a mis dans la même situation irréversible. La rencontre avec quelqu'un est un fait qu'on ne peut jamais annuler, quand bien même on le souhaiterait de toutes ses forces. Il en est ainsi de ma « rencontre » avec le Christ-Ressuscité. Je me suis trouvé plus tard dans une situation de vie, au cœur de laquelle j'ai tenté volontairement de détruire ma Foi au Christ, parce qu'elle me gênait. Tous les arguments que j'ai pu trouver en moi, ou dans des livres, se sont heurtés non à des idées ou à un savoir, mais à un fait dont il m'était impossible de conclure qu'il n'avait pas eu lieu : une « rencontre ». On peut nier l'existence de quelqu'un dont on a seulement entendu parler par d'autres, mais pas celle de quelqu'un avec qui on s'est trouvé « face à face ». C'est impossible, à moins d'avoir perdu la mémoire. J'ai dû m'avouer vaincu.

Pendant des années, je ne me suis posé aucune question sur la nature de l'événement que j'ai vécu. Je n'ai été amené à le faire que très longtemps après, en raison des discussions sur la résurrection du Christ provoquées par ce qu'on a appelé la « démythologisation ».

En réfléchissant sur ce qui s'est passé, il me semble qu'il s'agit d'une rencontre « par personne interposée ». En écoutant le prêtre qui parlait, j'ai dû avoir soudain la certitude qu'à travers lui c'était un Autre qui s'adressait à moi. Dire cela c'est réfléchir sur le « comment ». Ce n'est ni rendre compte du fait, ni l'expliquer. Un observateur extérieur aurait pu voir, ce soir-là, dans une salle, un prêtre qui parlait du « Christ-Jésus » et des jeunes qui l'écoutaient avec plus ou moins d'intérêt apparent. Ce qui, pour moi, a été « événement » est inobservable avec les yeux du corps. Cela s'est passé pourtant à l'intérieur de réalités visibles, qui en ont été le support et l'écorce extérieure. Il m'est arrivé de reparler de cette soirée avec des amis qui s'y trouvaient comme moi. Ils en ont gardé le souvenir d'un prêtre qui leur avait parlé avec chaleur et conviction du « Christ-Jésus ». Pour moi, l'événement « entendre parler du Christ » a été effacé par un autre, qui le débordait de toutes parts et dont il était porteur : une « rencontre du Ressuscité ». Le prêtre de cette soirée est, pour moi, sans visage, sans geste et sans parole. C'est par la suite que j'ai appris à le connaître et à l'apprécier. Autrement dit, l'événement qui pour d'autres a été la rencontre avec ce prêtre a été, pour moi, comme absorbé par celui de la rencontre avec le Christ.

L'Avent et l'Après

J'ai souvent vécu quelque chose de ce genre en recevant un inconnu qui venait me parler de la part d'un de mes amis. Je me suis aperçu après coup qu'en le recevant et en l'écoutant, j'avais été uniquement présent à l'ami dont il me parlait. J'avais été tellement inattentif au « messenger », que je ne pouvais presque rien en dire. Ce n'est pourtant qu'une similitude de phénomène, car auparavant le Christ n'était pas, pour moi, un vivant avec lequel j'étais en relation vécue d'amitié. Certes, je « savais » beaucoup de choses sur sa vie et ses paroles. J'aurais pu même discourir savamment sur le fait qu'il était « à la fois homme et Dieu », en parlant de « l'union hypostatique ». J'aurais sans doute affirmé sans sourciller que « ses miracles prouvaient sa divinité » et que « le plus grand était de s'être ressuscité lui-même ». Ce « savoir » n'avait aucun rapport avec ce qui me restait d'une foi ébranlée par le doute, et donc le centre réel était « Dieu ».

Ce que j'ai découvert du Christ dans les évangiles, après l'avoir « rencontré », n'est pas comparable à ce que je connaissais de lui auparavant, par les mêmes évangiles. Ce que j'en savais « avant » m'est apparu « après » comme gestes et paroles vides d'identité personnelle. C'était de « belles histoires vraies » ou de « belles maximes », que j'admirais en les rattachant vaguement à « Dieu », sans y avoir jamais regardé Jésus-Christ. Comme toutes les formules savantes apprises en « cours de religion » cela fait partie de l'ensemble des connaissances que l'événement de la « rencontre » a fait crouler comme un château de cartes, ou comme murailles sans fondement. Ce n'est qu'après — longtemps après — que je leur ai re-découvert un sens, dans la lumière de la Foi au Christ-Ressuscité.

Faisant allusion à l'irruption du Christ-Ressuscité dans sa vie, sur la route de Damas, saint Paul affirme qu'elle a relativisé toutes ses connaissances religieuses antérieures : « Tout cela, je l'ai considéré comme de la balayure, au regard de la connaissance de Jésus-Christ mon Sauveur ». (Philip. 3, 5-8).

Témoignage d'autrui et expérience vécue

Des gens dignes de foi

Si je réfléchis à ce qu'a été l'ensemble de mon itinéraire, je pense que ma Foi au Christ a commencé dans ma jeunesse par l'accueil de ce que d'autres m'ont dit de lui. Elle n'avait, alors, ni le même contenu ni la même signification vitale qu'aujourd'hui. Sans doute était-ce déjà la Foi, mais sa solidité reposait uniquement sur le crédit que j'accordais à ce que m'avaient appris des gens en qui j'avais confiance : mes parents, des prêtres qui m'avaient fait le catéchisme, l'Eglise en général. Ce crédit n'a pas suffi à entraîner mon adhésion

au delà de mon adolescence. Je pense que cela n'a rien d'étonnant. A ce stade de la simple adhésion au témoignage d'autrui, ma Foi restait vulnérable. Elle pouvait chanceler à tout moment, si, pour une raison ou pour une autre, je remettais en question la confiance accordée à ceux qui m'avaient parlé du Christ. C'est ce qui s'est passé, et pour entrer vraiment dans la Foi au Christ il a fallu l'expérience personnelle de la « rencontre » avec Lui.

J'ai mieux compris, à cette lumière, pourquoi les évangiles ont été écrits comme ils le sont. Les récits du début de l'évangile de saint Jean me paraissent assez caractéristiques à cet égard. Quand il rapporte ce qu'a été la rencontre de Jésus avec ses premiers disciples, nul doute que saint Jean en a bien été le témoin oculaire. Cependant la manière dont il s'exprime, en construisant ses récits de la même façon, manifeste son intention de souligner un point qui lui paraît essentiel. Tous les « témoins » accompagnent leur parole d'une invitation à constater personnellement la vérité de ce qu'ils disent du Christ ; « Viens et vois ». Il paraît clair pour saint Jean que, dans l'accession à la Foi au Christ, la parole d'un témoin est nécessaire mais ne suffit pas. Elle est un chemin pour conduire à l'expérience personnelle qui, seule, est décisive. Placés au début de son évangile, ces récits sont un message adressé à tous ceux qui le liront. Avant même de parler, c'est lui-même qui nous dit aussi : « Viens et vois ».

J'ai remarqué aussi comment ces récits soulignent que ceux qui sont entrés dans cette expérience personnelle du Christ ne peuvent garder pour eux ce qu'ils ont découvert. J'ai vérifié, dans mon itinéraire, ce lien entre l'expérience personnelle du Christ et le témoignage qu'on peut donner de Lui. Tant que j'ai cru au Christ sur la seule adhésion au témoignage d'autrui, je suis resté un croyant silencieux. Pouvait-il en être autrement ? Comment aurais-je pu témoigner de Celui que je n'avais pas encore « rencontré » ? Quelle motivation aurais-je pu avoir pour transmettre un « on dit » dont j'étais incapable de justifier le bien-fondé ? Il en a été tout autrement après ma « rencontre » avec le Christ. Si aujourd'hui, je ne parle pas du Christ dans n'importe quelles circonstances et à n'importe qui, il m'est impossible de ne pas le faire chaque fois que les liens d'amitié avec quelqu'un m'obligent à être « vrai » sur moi-même avec lui, comme il l'est sur lui-même avec moi.

Une dialectique

Accueil du témoignage d'autrui et expérience personnelle peuvent paraître, à travers ce que j'ai dit, comme deux étapes successives de mon accession à la Foi au Christ. La réalité est autrement complexe. Si dans l'événement de

la « rencontre », je n'ai pas prêté attention à la parole et au témoin qui m'y introduisaient, l'expérience du Christ-Ressuscité m'a ramené à la lecture des évangiles. Aujourd'hui, il y a, dans ma Foi au Christ, un lien dialectique permanent entre expérience personnelle et témoignage d'autrui.

Le « témoignage d'autrui », pour moi, est multiforme, bien que portant sur la même personne du Christ-Ressuscité : celui des chrétiens, prêtres ou laïcs, avec lesquels j'échange habituellement — celui de l'Eglise, en général, dans l'expression qu'elle donne de sa Foi — celui des évangiles. C'est avec ce que j'en accueille de ces différentes manières, que se fait le lien dialectique avec ma propre expérience.

Chercher à mieux connaître sur quels fondements l'Eglise fait reposer sa Foi au Christ me paraît une démarche absolument essentielle. C'est à la lumière des raisons que l'Eglise a de croire que je peux vérifier et expliciter mes propres raisons, mais aussi en découvrir d'autres que j'ai à faire miennes.

La Foi de l'Eglise repose en même temps sur un témoignage et sur une expérience de vie. Le témoignage qu'elle accueille collectivement, et qu'elle transmet, est celui des évangiles. Son expérience de vie est celle, séculaire et quotidienne, qu'elle a du Christ Ressuscité vivant en elle et dans chacun de ses membres. Il y a un va-et-vient incessant entre l'expérience et le témoignage qu'elle accueille, *mais l'expérience sans cesse nouvelle est toujours liée au même message évangélique*, dont elle est dépositaire et gardienne.

Cette structure du témoignage de l'Eglise retentit sur la structure de ma propre Foi. Le lien dialectique entre mon expérience personnelle et l'accueil du témoignage de l'Eglise se joue sur deux registres : confrontation avec l'expérience de l'Eglise, à travers ses membres sans exclusive, mais à commencer par ceux avec qui je vis — confrontation avec le témoignage des évangiles.

Le témoignage des évangiles, à travers l'expérience vivante qu'a eue du Christ l'Eglise primitive, me renvoie au témoignage des apôtres eux-mêmes, qui en est le cœur.

Les apôtres ont vu et entendu le Christ, agissant et parlant, dans son humanité d'avant sa mort. Ils l'ont reconnu présent et agissant, par son Esprit, dans cette humanité de surcroît que sont pour Lui les chrétiens, ses membres, et l'Eglise, son « Corps ». Entre les deux expériences, pour leur révéler la profondeur insoupçonnée de la première et la réalité inimaginable de la seconde, il y a eu *l'éclair de la rencontre avec Lui, dans son humanité glorifiée*. C'est cet éclair qui a permis aux apôtres de lire *le passé* de leur vie avec le Christ dans son existence d'avant sa mort, et *le présent* de leur vie avec Lui dans son existence de Ressuscité, *à la lumière l'un de l'autre*.

J'ai mis bien du temps à le comprendre : la vérité totale du Christ n'existant que dans son humanité glorifiée, la véritable expérience de vie avec le Christ, pour les apôtres, est celle qu'ils ont eue avec lui après sa résurrection.

La vie du Christ en Palestine n'est pas autre chose que l'ancrage terrestre et l'enracinement préparatoire de sa véritable « naissance » et de sa véritable vie. Les années que les apôtres ont vécues avec le Christ avant sa mort n'ont été que l'introduction et l'apprentissage de leur vie avec Lui. Ce n'était pas cela surtout qu'ils étaient appelés à « voir », mais le Ressuscité présent et agissant dans leur propre vie et parmi les hommes. Ils avaient besoin cependant de garder un souvenir permanent et impérissable de ses paroles et de ses faits et gestes pendant son existence terrestre. Là seulement se trouvaient les points de repère permanents et intangibles, inscrits dans la condition humaine, auxquels ils pouvaient se référer pour reconnaître la présence et l'action du Ressuscité. Tel ils l'avaient connu avant sa résurrection, tel ils pouvaient le reconnaître présent et agissant dans leur vie, par l'intermédiaire les uns des autres et de son Eglise.

La structure du témoignage des apôtres, dans lequel ce qu'ils ont vécu avec lui avant sa mort est constamment éclairé par leur vie avec lui comme Ressuscité, et réciproquement, retentit sur la structure de ma propre Foi. Le lien dialectique entre mon expérience personnelle et l'accueil du témoignage des apôtres se joue donc aussi sur deux registres : confrontation de mon expérience avec ce qu'ils disent de la leur et de celle de l'Eglise rassemblée autour d'eux — confrontation avec ce qu'ils me rapportent du Christ vivant la condition humaine.

Jésus de Nazareth et le Christ Ressuscité

Comme les apôtres, j'ai besoin de me référer à ce que le Christ a vécu dans son humanité d'avant la résurrection. C'est par là que je peux découvrir sous quelles formes se manifeste, dans une existence humaine totalement exemplaire, le Salut qu'Il apporte. C'est par la manière dont il a vécu la condition humaine que je découvre comment la vivre moi-même, en participation réelle de sa vie de Ressuscité, et comme anticipation préparatrice de ma propre résurrection avec Lui. Les chemins par lesquels il a fait passer sa propre humanité pour la faire entrer dans la Gloire du Père, me révèlent ceux par lesquels Il nous y achemine par la vie avec Lui.

En vivant la condition humaine le Christ s'est situé dans l'espace et dans le temps. Il était impossible que tous les hommes puissent être ses contemporains pour le « voir » avec leurs yeux de chair, et ce n'était pas nécessaire. Il me suffit de connaître comment il a vécu la condition humaine par le témoignage de ceux qui l'ont vécue avec lui.

Mon expérience personnelle et le témoignage multiforme que j'accueille des autres, se rejoignent et s'éclairent mutuellement. La certitude que j'ai que le Christ est réellement « ressuscité des morts », et vivant dans son humanité glorifiée, repose sur cette convergence.

Ce n'est pas seulement parce que je crois à la résurrection du Christ que je reconnais qu'il est le Fils de Dieu. C'est en raison de ce que je connais de Lui comme Ressuscité, par la vie avec lui dans la Foi, que je l'identifie comme tel.

Une contradiction radicale qui renouvelle ma certitude

Ainsi les raisons les plus décisives, pour moi, de croire à l'identité divine du Christ s'enracinent dans la manière dont je me situe par rapport à la résurrection. C'est un fait, mais en l'affirmant à nouveau je reconnais que ces raisons ne valent que pour moi, et pour ceux qui ont la même expérience. Mes amis incroyants ne peuvent partager mon point de vue, parce que pour eux la résurrection du Christ n'est pas un fait acquis. La certitude que le Christ est ressuscité fait partie du contenu de la Foi, qu'ils récusent globalement comme telle.

Cette contradiction radicale, je pourrais refuser de la prendre en considération, au nom même de la certitude acquise et en m'y installant. Par respect des incroyants que je connais, et de la part de vérité dont ils peuvent être porteurs, je ne l'ai jamais fait. Je ne pense pas suffisant de prendre acte de la contradiction. Je crois devoir l'accueillir et me laisser interroger par elle. Elle n'ébranle pas ma certitude, mais elle la remet sans cesse en question. Cela me conduit à la considérer comme acquise non pas une fois pour toutes, mais dans le présent seulement, et comme ne pouvant l'être demain que si j'y entre à nouveau. En mettant en cause ma certitude, la contradiction m'oblige à chercher sans cesse ce qui m'autorise à la conserver.

Les raisons de croire que j'ai dites étant internes à l'expérience de la Foi, je dois en vérifier constamment le bien-fondé dans l'ordre même où elles s'enracinent. Mais puisque ce domaine est étranger à des incroyants, je dois aussi chercher d'autres raisons de croire en me situant moi-même sur leur propre terrain : l'homme qu'a été le Christ et ce qu'il a vécu dans la condition humaine.

La manière dont le Christ a vécu la condition humaine

C'est dans la lumière de sa résurrection que les apôtres ont identifié le Christ dans sa qualité de Fils de Dieu. Les récits évangéliques, en l'attestant, ne manquent pas de souligner cependant que cette découverte a été la réponse claire à des questions qu'ils n'avaient jamais cessé de se poser à propos de Jésus de Nazareth, en vivant avec lui.

Ce que j'ai découvert du Christ, vivant la condition humaine, à travers ce qu'en rapportent les évangiles

a) Une insertion historique bien concrète

Jésus est apparu à ses contemporains comme un homme au milieu des autres, à un moment bien déterminé de l'histoire de l'humanité dans un pays bien précis, au sein d'un peuple qui avait sa propre culture.

Ils l'ont vu, comme eux, harassé par la fatigue des longues marches sur les routes de Palestine, et soumis à la nécessité de manger, boire et dormir, pour retrouver ses forces.

Ils ont découvert en lui un cœur sensible à l'amitié humaine et ils ont connu et fréquenté avec lui ses amis.

Ils ont été frappés par le sens qu'il avait des choses et du travail : celui des pêcheurs, des paysans et des artisans, mais aussi celui, plus discret, des femmes aux prises avec les soucis du ménage, de la confection du pain et des travaux de couture.

Comme eux, ils l'ont vu mêlé aux mille et un petits événements de la vie de tous les jours : injures et brouilles — le marché et le prix des oiseaux — la pauvre veuve qui a perdu son fils unique — la femme surprise en flagrant délit d'adultère — les querelles d'héritage — le vin qui manque au milieu de la fête de mariage — le riche, dont les affaires ont réussi et qui agrandit sa maison — l'enfant qui est tombé dans un puits — le pauvre, mort de faim à la porte d'un riche — la tour qui s'écroule, en faisant plusieurs victimes — les intrigues des puissants pour se pousser à la première place — le percepteur, qui profite de sa fonction pour se remplir les poches — la soldatesque qui se livre au pillage — les grands qui se font servir et oppriment les petits, et bien d'autres choses qui sont le lot commun de toute vie humaine.

Soumis, comme eux, à des autorités et des lois, ils l'ont vu payer l'impôt et comparaître devant des tribunaux, qui l'ont condamné alors qu'il n'avait jamais fait que le bien.

Comme eux, enfin, ils l'ont vu se débattre avec tous les grands problèmes qui agitent le cœur des hommes : la santé et la maladie — l'amour et la haine — la vérité et le mensonge — la justice et l'injustice — la richesse et la pauvreté — la paix et la guerre — la vie et la mort...

Tel il est resté pour eux, même lorsqu'après plusieurs années passées avec lui, ils eurent découvert sa véritable identité. Tel ils le présentèrent jusqu'à leur mort et en témoignèrent dans leurs écrits, puisque c'est ainsi que nous pouvons le découvrir dans les évangiles.

b) Quelques grandes caractéristiques du comportement de Jésus

Connaître Jésus de Nazareth dans sa manière de vivre la condition humaine n'est pas facile. Chacun des événements, qui nous sont racontés dans les évangiles, en livre quelque chose de nouveau, chaque fois qu'on en relit le récit. Il y a, bien sûr, ce qu'on voulu explicitement souligner les évangélistes, mais aussi tout ce qu'ils disent, du même coup, comme par mégarde, et qui contribue tout autant à nous faire connaître Jésus.

Dans ma fréquentation des évangiles, je suis frappé par quelques grandes caractéristiques du comportement quotidien de Jésus, qu'aucun événement particulier ne révèle à lui seul.

Une qualité d'amour exceptionnelle

La manière dont le Christ se situe face à ceux qu'il rencontre, ou avec lesquels il vit tous les jours, me fait découvrir en lui un amour d'une qualité que je n'ai jamais trouvée qu'en lui.

Tous ceux qu'il rencontre sont saisis par lui dans le concret de leur vie, de leurs besoins et de leurs problèmes. Il a une puissance et une qualité d'attention aux autres qui lui fait voir le moindre détail dévoilant l'essentiel. Par delà les apparences extérieures, Jésus rejoint en chacun ce qu'il est au plus profond de lui-même, dans ses qualités et ses défauts, mais aussi dans ses possibilités non encore épanouies. Sous son regard, chacun se sent deviné et reconnu dans ce qu'il a de meilleur, et comme projeté en avant vers ce qu'il n'est pas encore mais pourrait devenir. C'est un amour réaliste, lucide et exigeant, qui met en route et provoque au dépassement de soi.

Aucun appel, fût-il le plus discret, ne reste jamais sans réponse de la part de Jésus. Rencontre-t-il des malades : il les guérit — des possédés : il les délivre — des aveugles : il leur rend la vue. Et cet amour d'une efficacité sans pareille, est en même temps d'une délicatesse infiniment respectueuse de la liberté. Jamais on ne le voit s'imposer, mais toujours se proposer : « Si tu veux... ».

Enfin, et surtout, Jésus ne se laisse emprisonner par aucune barrière et aucun préjugé. Au milieu des divisions, des incompréhensions, des dogmatismes et des haines de toutes sortes, comme des pressions multiples exercées sur lui, il apparaît comme un *homme libre, dont l'amour est ouvert à tous.*

Une rectitude morale absolue

Qu'il s'agisse du mensonge et de l'orgueil, de l'avarice et du désir de paraître, de l'injustice et du crime, ou de tout autre forme du mal, Jésus n'accepte aucun compromission avec ce qu'il en découvre chez les autres. Souvent il se tait, quelquefois il explose, mais jamais il n'est complice. Lorsqu'il lui ar-

rive de dire ce qu'il pense, il ne fait pas acception des personnes. Qu'il se trouve en face des puissants de ce monde ou des gens ordinaires — de ses amis ou de ses ennemis, jamais il ne biaise. La seule différence qu'on peut remarquer est une différence de ton, suivant qu'il s'adresse à des gens qui se croient « justes » ou qui se savent « pécheurs ».

Par delà cette intransigeance en face du comportement des autres, Jésus s'affirme comme n'ayant lui-même aucune compromission intérieure avec le mal. Deux récits, bien connus, de l'évangile me frappent particulièrement dans ce sens.

Le *premier* raconte la confrontation avec les accusateurs de la femme adultère. Il ne conteste pas la vérité de l'accusation, ni ce qui est prévu dans la Loi pour un tel délit. Il dit simplement : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre ». Les uns après les autres, tous se retirent. Lui seul reste. Le fait parle de lui-même sans équivoque : face à ces hommes qui s'avouent tous pécheurs, il s'affirme sans péché.

Le *second* est précisément celui où, en face d'une foule où se côtoient ses amis et ses pires ennemis, il lance ce défi incroyable pour un homme : « Qui de vous me convaincra de péché ? ». Qui, en effet, oserait faire pareille chose, même parmi ses amis, sans se voir immédiatement contredit ? Or, venant de lui, ces paroles laissent ceux qui sont là sans réponse. Plus tard, au cours de son procès, il sera impossible de trouver quelqu'un qui puisse témoigner contre lui de quelque faute que ce soit.

Un comportement en rupture continue avec celui des autres

Jésus a vécu en assumant toutes les exigences de la condition humaine. En regardant son comportement au cœur de chaque événement, on découvre cependant sans peine qu'il est chaque fois « en rupture » avec celui de son entourage. Qu'il se trouve en face de Zachée, de la Samaritaine, de l'aveugle de Jéricho, de Simon le pharisien ou de tant d'autres, c'est toujours la même chose : il a une attitude qui tranche par rapport aux comportements habituels et aux usages établis.

Ce qui est vrai de sa conduite à l'égard des personnes, l'est aussi des repères qu'il dit être les siens par rapport à l'ensemble des choses humaines. La hiérarchie des valeurs qu'il manifeste dans les béatitudes représente une retournement total, par lequel il met en cause tous ceux qui l'écoutent et tout le fonctionnement de la société humaine.

c) Le projet collectif de Jésus, à l'égard de l'humanité

Pendant des années, en lisant les évangiles, je n'ai été attentif qu'au comportement de Jésus dans ses contacts individuels, au gré des événements quoti-

diens. Il est évident, pourtant, qu'il était porteur d'un projet concernant la situation collective de son peuple et de l'humanité tout entière. Il n'a pas cessé de le manifester et de travailler à sa mise en œuvre.

Un projet social

Dès le début de sa vie publique, Jésus a annoncé la bonne nouvelle d'un « royaume » nouveau, « Royaume de Dieu », dont l'avènement était imminent. En parlant de « royaume » à instaurer, il faisait comprendre qu'il visait la transformation de l'état de choses global dans lequel se trouvait son peuple. Quand il appelait ce royaume « Royaume de Dieu », il faisait comprendre que les structures et l'ensemble des conditions de vie de ce nouvel état de choses correspondraient à ce que Dieu veut pour les hommes et dont lui seul peut être la source.

Le peuple auquel il s'adressait avait été éduqué dans cette ligne. Tout au long de son histoire les prophètes n'avaient cessé de critiquer les institutions et les rois qui les faisaient fonctionner. Ils avaient parlé de Dieu comme du seul « Roi » capable d'assurer le bonheur du peuple par l'intermédiaire de son envoyé, le « Messie ».

On cherche un roi

Les contemporains de Jésus ont découvert en lui des mœurs et une mentalité portant la marque de Dieu et l'accréditant comme pouvant être le Messie promis. Ils n'ont pas hésité à vouloir en faire le roi de leur peuple, le roi de ce « Royaume de Dieu » qu'il leur annonçait.

Depuis toujours, et pas seulement dans le peuple juif, c'est ainsi que fonctionne la société humaine. Il y a un lien entre les institutions et ceux qui détiennent le pouvoir. Quand on fait la critique d'un état de choses dans lequel on se trouve et qu'on estime que « ça ne va pas », on pense spontanément à accuser les institutions et les gouvernants. Pour transformer les conditions globales d'existence, il faut changer le fonctionnement des institutions, voire les institutions elles-mêmes, et pour cela changer les hommes. Pour la mise en place d'un ordre nouveau, conforme à ce que Dieu veut, quoi de plus naturel que de faire confiance à quelqu'un qui semble accrédité par Dieu lui-même ?

Ils ont voulu traduire cela en actes, et c'était bien légitime, mais à chaque fois qu'ils ont tenté de le faire ils se sont heurtés au refus de Jésus :

Ils veulent s'emparer de lui pour le faire roi, il s'enfuit dans la montagne, seul, pour prier !

Ils discutent entre eux de l'organisation de ce royaume, et des responsabilités qu'y pourrait prendre chacun : ils se font réprimander « De quoi discutez-vous ?... le premier sera celui qui sert ».

Ils vont jusqu'à organiser son entrée triomphale à Jérusalem, pour sa prise de pouvoir. Tout y est : le cortège, les palmes, les acclamations, et jusqu'à la demande d'audience d'étrangers qui cherchent à rencontrer le nouveau « roi » ! Jésus, lui, ne fait rien ! Il se laisse même arrêter, en pleine nuit, dans un jardin isolé, et sans opposer la moindre résistance. Ça se termine par un couronnement... mais c'est le couronnement d'épines !

« Es-tu roi ? » lui demande le gouverneur romain. « Je le suis » répond-il, mais en ajoutant aussitôt que son royaume n'est « pas de ce monde » !

Ils témoignent dans les évangiles qu'ils n'ont pas compris grand'chose à ce comportement de Jésus, et que leur dépit n'a été dépassé que par celui de la foule qui, après l'avoir acclamé, s'est retournée contre lui en hurlant à la mort.

« Mon royaume n'est pas de ce monde »

Lorsqu'après sa résurrection ils lui demandent : « Seigneur, est-ce maintenant que tu vas rétablir le royaume d'Israël ? », sa réponse éclaire toutes celles qu'il leur avait déjà faites, et les refus qu'il leur avait opposés. Ils se rendent enfin à l'évidence que la manière dont ils imaginaient la réalisation du projet de Jésus ne correspondait pas à ce qu'il voulait.

Les refus délibérés de Jésus témoignent de l'existence, dans sa conscience, d'une autre manière de poser la question de la transformation globale de l'ordre humain, qui respecte la manière humaine de la poser mais en la situant autrement.

Changer le monde

En annonçant l'avènement d'un « royaume », Jésus visait bien la transformation de l'état de choses dans lequel vivait son peuple, et posait du même coup la question du fonctionnement des institutions et des hommes, qui y présidaient.

En refusant de prendre le pouvoir et d'assumer la mise en place de nouvelles institutions, que voulait-il alors signifier ?

Pour le découvrir, il me semble nécessaire de revenir à son comportement, pour le regarder de plus près. On y remarque, me semble-t-il deux constantes :

Tout au long de sa vie, Jésus a souligné l'importance des institutions, que les hommes se donnent et qui régissent l'ensemble de leurs conditions de vie. Il l'a fait en respectant les institutions, dans le cadre desquelles il a vécu la condition humaine, de même que la fonction et l'autorité des responsables en place.

Par contre, il a critiqué, parfois de façon radicale, la mentalité qui présidait au fonctionnement de ces institutions et à l'exercice de l'autorité par ceux qui la détenaient.

C'est sur le lien qui unit ces deux constantes, humainement contradictoires, qu'ont achoppé les disciples de Jésus et qu'il s'est situé « en rupture » avec eux. C'est donc à la jointure de ces deux attitudes qu'il faut se placer pour chercher la signification des refus de Jésus. Situés à l'articulation entre structures et mentalité, c'est sur ce point qu'ils sont porteurs d'une lumière nouvelle.

Changer l'homme

En mettant l'accent sur la mentalité, Jésus nous oblige à être attentifs à une réalité importante de l'ordre humain, et que nous oublions souvent. Qu'il s'agisse de changer le fonctionnement des institutions ou de les remplacer par d'autres, on se heurte immédiatement au problème de la mentalité. Il y a une influence réciproque entre les institutions et la mentalité, mais le véritable moteur de ce jeu dialectique est la mentalité. Comment la qualité des institutions peut-elle changer si la mentalité n'est pas transformée ? Par delà la mise en place de nouvelles institutions, leur bon fonctionnement ne dépend pas que de la mentalité individuelle des responsables, mais aussi de la mentalité collective. Plus que de la force et de la puissance d'un seul, ou de quelques-uns, qui peuvent un moment les imposer, la mise en place et le fonctionnement des institutions dépendent de la mentalité collective d'un peuple, et du libre jeu des diverses mentalités humaines qui la créent.

Pour Jésus, la transformation de tout l'ordre humain selon Dieu ne passe pas d'abord et directement par la prise du pouvoir, mais par une conversion en profondeur de la mentalité collective des hommes. Au cœur de la question des mentalités, qui commandent la mise en place et le fonctionnement des institutions, et par là l'ensemble des conditions de vie, il y a quelque chose de fondamental dont finalement, à ses yeux, tout dépend : la fidélité à Dieu et à son Amour.

C'est là qu'est la source de l'avènement, et du développement, de cet ordre humain nouveau selon Dieu, que vise Jésus.

Cela ne peut se faire qu'en respectant les règles internes du fonctionnement des choses humaines, dont les hommes sont librement et collectivement responsables :

- transformation de l'humanité et de la mentalité collective des hommes, dans le respect des lois de la dialectique humaine des mentalités ;
- transformation du fonctionnement, ou de la forme, des institutions, dans le respect de la dialectique entre la mentalité des hommes et les institutions qu'ils mettent en place.

Jésus ne nie pas les problèmes qui se posent aux hommes à propos des institutions qu'ils se donnent. Il montre ce qui doit en inspirer leur recherche, et il l'a fait comme nul autre ne l'a jamais fait. L'aspiration des hommes à un ordre humain nouveau est mise dans leur cœur par Dieu lui-même. Jésus nous révèle

qu'on ne trouve la vérité de sa réalisation progressive que dans l'amitié vécue avec Dieu. Il se construit et progresse au cœur des institutions humaines et à travers leurs mutations, mais il ne s'identifie jamais à ce qu'elles sont, même sous la forme qui paraît la meilleure à un moment précis de l'histoire. L'attitude de Jésus nous interdit d'en sacraliser aucune, quelle qu'elle soit, en la considérant comme définitive ou décisive pour assurer le bien de l'homme.

d) Une référence constante à Dieu, qu'il appelle « le Père ».

L'Absolu auquel tout est relatif

En de multiples endroits, les évangiles témoignent d'une participation du Christ à la vie religieuse de son peuple, depuis les simples assemblées de prière dans son village jusqu'aux grands rassemblements des jours de fête au temple de Jérusalem.

Par delà cet aspect extérieur, qui est somme toute celui d'un bon « pratiquant », deux traits me frappent plus particulièrement dans le comportement « religieux » de Jésus : son attitude *par rapport à la Loi*, et son attitude *par rapport à l'ensemble des réalités humaines*.

Toute la vie religieuse des juifs était centrée sur l'Alliance avec Dieu, connu comme l'Unique et le Vivant intervenant dans l'histoire de son peuple. Dans la pratique, l'ensemble de cette vie dans l'Alliance était régi par la « Loi ». Les prescriptions concrètes en étaient si nombreuses et si détaillées que tout le monde s'y égarait en perdant souvent de vue l'essentiel. Jésus a de tout cela une connaissance si profonde qu'il peut en discuter avec les plus savants « docteurs ». Alors que ceux-ci s'enlisent dans leurs interprétations embarrassées et contradictoires, il parle, lui, avec une clarté et une assurance surprenantes qui font l'admiration des foules. S'élevant au-dessus de toutes les querelles d'école, où ils se divisent en se plaçant au niveau de « la lettre », il resitue toutes choses en révélant « l'esprit ». Toutes les prescriptions de la Loi et des Prophètes sont rattachées par lui à ce qui en est le cœur : l'amour de Dieu et des hommes.

Toute aussi significative me paraît la manière de Jésus de se comporter vis-à-vis des hommes et des problèmes humains. S'il les considère toujours pour ce qu'ils sont en eux-mêmes en leur accordant une grande importance, il les saisit en même temps sous l'angle de leur relation à Dieu. Il s'occupe de la vie et de la santé du corps, mais en les mettant en lien avec la vraie vie, qu'il appelle la « vie éternelle ». Le souci du pain qui nourrit le corps est essentiel à ses yeux, mais plus encore « la nourriture qui demeure en vie éternelle ». Toutes richesses de ce monde sont un bien, mais plus encore « le trésor inépuisable dans le ciel ». L'amour pour des parents, une femme ou un mari, des enfants, des amis, exige qu'on s'y donne sans réserve, mais plus encore l'amour pour Dieu lui-même.

Ainsi, au cœur de toutes choses, les plus explicitement « religieuses » com-

me les plus élémentairement humaines, Jésus révèle qu'il les vit comme n'ayant leur vrai sens que *par rapport à Dieu*. Il se présente comme porteur de la vérité de toutes choses, en les référant à l'absolu d'un Dieu auquel elles sont toutes relatives. Plus encore, il n'hésite pas à présenter la fidélité à cet absolu comme passant par la fidélité à sa propre personne : « Si tu veux être parfait... viens, suis moi ».

Le lien au « Père »

Ses contemporains ne s'y sont pas trompés. L'ensemble du comportement de Jésus fait jaillir une question essentielle, qui touche à la nature exacte de son lien à Dieu.

Que ce lien soit très profond, nul ne peut en douter. Comment il le vivait intérieurement est le secret de sa conscience, et nous ne pouvons y accéder qu'à travers ce qu'il en a dit lui-même. Ce Dieu, en dépendance duquel il vit constamment, Jésus l'appelle tour à tour : « le Père », « votre Père », « mon Père ». Nous le découvrons animé par un amour de ce « Père », qui imprègne sa conscience, ses pensées, ses actions et toute sa vie. Cet amour est le critère de jugement qui commande ses choix en toutes circonstances. Jésus a vécu le lien à Dieu comme un lien « filial », qui est au cœur de la manière dont il a vécu la condition humaine.

...Il a vécu l'humain comme ayant une dimension profonde, à travers laquelle il rejoignait « le Père ». C'est vrai de toutes les réalités de la nature, dans lesquelles il contemplait « le Père » qui en est la source. C'est vrai aussi de ce qui se passait dans le cœur des hommes, où il discernait l'action invisible du Père et de son Esprit.

...Il a vécu l'humain avec la conscience d'avoir à modeler ses paroles et ses actes sur l'inspiration qui lui venait du « Père » et avec le souci de soumettre sa propre volonté à ce qu'il connaissait de la volonté aimante du « Père ».

...Il a vécu l'humain avec la conscience d'en être responsable devant « le Père ». Recevant tout du « Père », il savait que son comportement était porteur et révélateur d'un autre amour que le sien, et dont il avait à révéler l'origine.

...Il a vécu l'humain comme étant le lieu d'un choix libre, ouvrant sur sa réussite s'il était vécu en fidélité à l'amour du Père, mais sur son échec et sa défiguration s'il était vécu en attitude de refus. Il avait conscience que ce choix comportait un combat dont l'issue le dépassait lui-même. Il l'a soutenu sans défaillance, jusque dans la mort, avec la certitude d'y être par sa fidélité le « Serviteur » par excellence du « Père » pour la libération de l'humanité tout entière.

...Il a vécu l'humain avec la conscience d'être le Fils, l'Unique, par qui tous accéderont à la dignité de fils, et qui a pouvoir d'introduire à sa propre vie filiale tous ceux qui croient en Lui.

Des questions contenues dans le témoignage des évangiles à mes propres questions

a) La prise de conscience des disciples de Jésus

La connaissance historique de tout être humain, celle de soi-même comme celle des autres, est progressive et dialectique. C'est dans la relation vécue à l'autre qu'on prend conscience et de l'autre et de soi.

La connaissance historique de Jésus par ses disciples est passée par les étapes humaines habituelles de la connaissance de l'autre. Dans la relation à Jésus, ceux qui ont vécu avec lui ont *pris conscience progressivement* et d'eux-mêmes et de lui. Les questions qu'ils se sont posées sur son identité sont enracinées dans le contenu de cette prise de conscience. Pour les discerner, il faut être attentif aussi bien à ce qu'ils nous disent de lui qu'à ce qu'ils nous disent d'eux-mêmes.

Sous des formes diverses, les évangiles en témoignent, ces questions se résument à une seule : « Qui est cet homme ? », et ce qui l'a fait jaillir est *un phénomène de « rupture »* dont ils ont été témoins d'un bout à l'autre de leur vie avec lui. Dans la prise de conscience qu'ils ont faite, et de lui et d'eux-mêmes, ils ont constaté qu'il était « tout autre » qu'eux.

Il faut bien s'entendre sur le contenu de ce constat. Dans la relation à l'autre, tout homme a l'expérience d'un phénomène de rupture, au sens où il se trouve mis en face d'autres que lui-même. Les disciples avaient cette expérience commune à tous les hommes, dans leurs relations avec ceux qui les entouraient. Le phénomène de rupture dont ils ont eu l'expérience avec Jésus a fait jaillir leurs questions parce qu'il n'avait rien de commun avec ce qu'ils en avaient vécu avec d'autres.

La conscience de cette distance, en face de quelqu'un qui n'a jamais cessé de leur être plus proche, n'a fait que s'accroître et elle portait sur tout ce qu'il était *lui*, par rapport à *eux* :

Lui

Son amour
Son don de soi
La lucidité de son regard
Sa droiture
Son courage
Sa justice
Sa sainteté
Son sens des choses de Dieu
Sa prière
...etc.

Eux

leurs étroitures
leur égoïsme
l'aveuglement du leur
leur manque de vérité
leur peur
leur injustice et celle des autres
leur péché
leur ignorance et leur incompréhension
leurs balbutiements

Ils ont découvert progressivement que l'origine, la source, de ce qui mettait Jésus en rupture de comportement avec eux et tous ceux qui l'entouraient, n'était pas, en lui, de l'homme mais *de Dieu*. Ils ont eu la certitude de se trouver mis, à travers lui, en face du « Tout Autre ». Celui-là même auquel les hommes donnent nom « Dieu », et que leur peuple connaissait comme l'Unique, le Dieu Vivant.

Pour ma part, je ne pense pas que cette prise de conscience puisse être mise au compte d'une projection mythique. Sa cohérence, son étendue, sa profondeur, sa précision, s'il s'agissait d'un tel phénomène, le mettrait à part de tous ceux du même genre. Comment expliquer, d'autre part, qu'un phénomène d'une telle envergure se soit porté sur cet homme qu'était Jésus de Nazareth ? La projection mythique est un fait historique bien connu. Beaucoup de grands hommes ont leur « légende », qui embellit leur vie et idéalise leur figure.

Il n'existe qu'à propos de grands hommes qui se sont imposés de leur vivant par des œuvres visibles considérables. Jésus, lui, n'est pas de ceux là ! Surtout, ce phénomène n'est jamais ni total, ni sans ombre. La « légende » qui accompagne le souvenir des grands hommes laisse toujours intactes leurs faiblesses. Il y a eu des phénomènes de ce genre au sein même du peuple d'Israël, notamment à propos de Moïse et de David, mais ils n'ont jamais abouti à voiler leur péché, et ne sont jamais allés jusqu'à en faire des « dieux ». Comment se fait-il que cela ait pu se produire à propos de Jésus, de la part d'hommes appartenant à un peuple qui avait une telle conscience collective de l'unicité et de la transcendance absolue de Dieu ? Il faut enregistrer la force de la résistance opposée par la conscience collective des Juifs, à la prétention de Jésus rapportée par les apôtres, et à l'affirmation de leur Foi.

Il me paraît impossible de récuser que la prise de conscience et les questions des apôtres aient jailli de leur contact avec la personne même de Jésus.

b) Que peut valoir ce contenu de conscience pour les hommes de notre temps ?

Ce que les apôtres nous rapportent de Jésus peut-il provoquer chez nous la même prise de conscience que chez eux, et sur ce qu'est Jésus et sur ce que nous sommes, et sur la distance entre lui et nous ?

Si nous reconnaissons la « rupture », pouvons-nous en rendre compte comme d'un phénomène intérieur à l'ordre humain, explicable par l'expérience que nous avons des hommes et de l'humanité — ou bien sommes-nous, comme les disciples de Jésus, renvoyés à la question : « Qui est cet homme ? ».

Pour ma part, je n'hésite pas à répondre que la manière dont Jésus a vécu la condition humaine — ou du moins ce que j'en connais — m'interroge tout autant qu'elle a interrogé ses contemporains. Là, s'enracinent pour moi d'autres raisons de croire à l'identité du Christ comme Fils de Dieu, intérieures celles-là au phénomène humain.

Certes, en méditant sur ce que les évangiles me rapportent, je ne trouve rien qui constitue une preuve contraignante de son identité divine. J'y trouve un ensemble de choses qui ne me paraissent pas pouvoir s'expliquer uniquement par ce que je connais de l'homme, à travers mes relations avec d'autres, ce qu'en rapporte l'histoire, ou ce qu'en dit la science.

Lorsque j'y vois des « signes » de la présence en cet homme de Quelqu'Un de transcendant à l'homme qui m'autorisent à affirmer que Jésus est le Fils de Dieu, je sais que je tire *une conclusion qui est un choix*.

Ce choix, je le fais, mais il m'oblige à regarder comment des incroyants se situent par rapport à lui et au terrain sur lequel il s'exerce.

Les interrogations qui résultent d'une réflexion sur le comportement humain du Christ me paraissent vraies. Pour des incroyants, comme pour moi, je pense qu'elles peuvent être recevables au regard de ce que nous connaissons en commun de l'homme. Le terrain de ces interrogations n'est cependant pas facile à atteindre, en raison même de ce que sont les données du problème critique, par rapport aux récits évangéliques. Après avoir examiné sérieusement ces données — ce qui est d'ailleurs toujours à recommencer — j'en tire la conclusion que je peux m'appuyer sur l'Évangile pour atteindre *l'authentique comportement humain de Jésus de Nazareth*. Des incroyants ne peuvent parvenir aux mêmes interrogations que si l'examen du problème critique les autorise comme moi à considérer cette conclusion comme recevable. Or cet examen n'est pas facile et il n'y a pas d'intérêt immédiat, pour des non-croyants, d'y consacrer le temps nécessaire. En dehors de quelques spécialistes des questions religieuses, rares sont ceux qui ont parcouru ce chemin.

Il m'est arrivé plusieurs fois de dialoguer avec tel ou tel ami non-croyant des questions qui sont les miennes. Leur réaction a toujours été à peu près la même : il faudrait pouvoir mieux vérifier ce qu'a été le comportement du Christ, mais s'il est exact qu'il a été tel que tu le dis, cela pose un problème, mais cela ne prouve rien. Je comprends cette réaction. Mon attitude, à moi, est de *passer d'interrogations sur le comportement humain du Christ à une interrogation sur son identité* : se réduit-elle à celle d'un homme, même supérieur ? Ne pourrait-elle être celle de Quelqu'Un de transcendant, vivant la condition humaine ? Mes amis incroyants n'ont jamais accepté de me suivre dans ce passage du premier type d'interrogations au second. Ils m'ont toujours dit qu'ils contestaient le bien-fondé de ce dernier. Dans leur logique à eux, je pense qu'ils ont raison. Mon attitude comporte à leurs yeux un énorme pré-supposé, qui est d'admettre la possibilité de l'existence d'un transcendant-Dieu.

Au cœur même de la question du Christ, j'ai toujours été ramené par eux au problème religieux tout court : au problème de l'existence d'un « dieu ».

Au regard de ce problème fondamental et radical, si je pars du contenu de l'existence historique du Christ pour le poser et y répondre, je me situe en

porte-à-faux. Je l'ai constaté bien des fois. *Mes interrogations ont en effet une origine qui est inspirée par ma Foi.* Ce n'est pas d'avoir été mis en présence de l'homme qu'a été Jésus de Nazareth qui les a provoquées. C'est parce que je connais le Christ comme Fils de Dieu que je cherche à sonder son comportement humain, pour voir ce qu'il pourrait me révéler comme étant signe de ce que je connais de lui dans la Foi. C'est dans ce mouvement que je découvre des signes de la présence en lui de quelque chose, ou de Quelqu'Un, de transcendant à l'homme.

Ma démarche s'appuie aussi sur *ce que je sais du Christ comme chemin* pour accéder à la connaissance de Dieu : c'est seulement en Lui, et par Lui, que nous avons accès à la véritable et plénière connaissance de Dieu. Alors que le seul mot de « dieu » charrie tant de représentations et d'images qui ne peuvent qu'être récusées, pourquoi se poser comme telle la question de l'existence d'un être transcendant, en dehors de la personne du Christ ? S'il est le Fils de Dieu, ses comportements ne sont-ils pas révélateurs de ce transcendant qu'est Dieu, et sans décalage avec la vérité de ce qu'Il est ? Pourquoi, donc, chercher ailleurs ce qu'on ne pourra jamais mieux trouver qu'en lui ?

Il est clair que c'est ma Foi au Christ, et ce que je connais de lui dans la Foi, qui me font privilégier la manière dont il a vécu la condition humaine comme lieu d'interrogation sur l'existence d'un transcendant. Des incroyants n'ont aucune raison d'en faire autant, et je ne saurais le leur reprocher. Pour eux, le Christ fait partie de l'humanité au même titre que n'importe quel autre homme, et sa vie fait partie de l'ensemble des réalités historiques, sans plus. Par rapport à l'existence ou non d'un transcendant, ils se situent en face du Christ exactement de la même manière qu'en face de tout phénomène humain, au sein de tous les phénomènes de la nature. Dans l'ensemble du phénomène humain, le Christ ne tient même pas, à leurs yeux, une place qui justifierait de leur part une attention spéciale. Il y a beaucoup d'autres grands hommes, savants, hommes d'état, sages et philosophes, et même hommes religieux, qui ont eu une influence importante sur l'évolution de l'humanité. Sur le plan, limité, de l'histoire des religions, le Christ et le christianisme ne sont qu'une partie de l'ensemble du phénomène religieux. Certes l'existence historique du Christ peut présenter pour eux un intérêt, au titre de l'histoire ou de la compréhension du présent par l'histoire. Ce qui les intéresse beaucoup plus directement *c'est le devenir actuel de l'homme et son avenir.* Leur seule raison de s'intéresser au Christ pour répondre aux questions actuelles de l'homme est la manière dont tel chrétien, ou tel groupe de chrétiens, y répond dans sa vie et dont la cause pourrait leur apparaître liée à la Foi au Christ.

Ce constat n'invalide pas les raisons que je peux avoir de croire à l'identité divine du Christ, à partir d'une réflexion sur la manière dont il a vécu la condition humaine. Il m'invite à en chercher d'autres dans l'aujourd'hui de la vie des hommes et de l'humanité.

D'un regard sur le comportement humain du Christ, je pourrais passer à un regard sur *la manière dont les chrétiens vivent la condition humaine*. Je pourrais y chercher comment le lien vécu au Christ par des hommes transforme leur manière de vivre la condition humaine, et quelles questions cela peut poser par rapport à l'identité du Christ. Cette démarche me paraît nécessaire, et je la fais, comme beaucoup d'autres chrétiens et avec eux. J'aurais, certes, bien des choses à en dire, mais ma réflexion sur les retentissements de la Foi dans la vie humaine est trop partielle pour me sentir le droit de m'exprimer seul dans un pareil domaine. Je dirais donc seulement que j'y trouve, confirmant toutes celles que j'ai dites, d'autres raisons de croire en Jésus-Christ comme Fils de Dieu.

Dans une telle démarche, *je suis encore inspiré par ma Foi au Christ* et je privilégie, au cœur du phénomène humain, l'existence et la vie des chrétiens et de l'Eglise comme lieu d'interrogation sur l'existence d'un transcendant. Des incroyants, encore une fois, n'ont aucune raison déterminante d'en faire autant. Si nombreux soient-ils, les chrétiens ne sont qu'une partie minoritaire de l'ensemble de l'humanité, et pas toujours la plus attentive aux questions les plus radicales qui se posent aux hommes en face de leur présent et de leur avenir.

Cette dernière, et ultime, remise en question dans mes raisons de croire me renvoie avec force à ce qui se passe dans ma propre conscience et dans celle des autres, au cœur des événements, des recherches tâtonnantes et des combats de chaque jour que les hommes, chrétiens ou non, mènent pour l'avènement d'un monde meilleur.

6 mai 1974.

Numéros disponibles

- n° 37 : **Un témoignage et un appel : Chemin de vie**, F. Bourdier (J. Vinatier).
Quel avenir pour les ruraux ? (P. Houée).
Lire la Bible, aujourd'hui (P. Derouet).
- n° 38 : **Une Eglise au service de la Foi** (Equipe de Toulouse). **Réflexions sur les causes de diminution de la pratique religieuse en France** (J. Rémond).
Pour une meilleure pastorale de la préparation au mariage (J. Vinatier).
- n° 40 : **Un centenaire : Thérèse de Lisieux** (Jean-François Six - Jean Volot - François Lemeur - Marie-Françoise). — **Pourquoi être prêtre aujourd'hui ?** (Noël Choux - Pascal Idiart).
- n° 41 : **Les journées Tiers-Monde (8-9 sept. 73) : Témoignages. Amorces de réflexion** (M. Massard) — **Travaux des carrefours**.
- n° 42 : **Prêtres... au service d'une Eglise à naître au cœur même de la vie...** (Jacques Pelletier — Jacques Barthe). — **Le rêve de Paul à Troas** (René Salaün).
- n° 43 : **Déchiffrer ce qui est inscrit en nos vies** (G. Couvreur). — **Sur les traces de Paul... (Les responsables de la Mission de France et de l'Association)**. — **Noël à Cerizay : De Lip à Pil** (P. Bressollette). Noël avec les réfugiés chiliens.
- n° 44 : « **Tous responsables dans l'Eglise ?** » **Bien comprendre le dossier « Lourdes 1973 »** (Comité épiscopal de la Mission de France) — **Au service de la Mission de l'Eglise : une association entre les diocèses et avec la Mission** (Bureau Responsable de l'Association).

Le message apostolique de la Résurrection

Interprétation et liberté de la foi

Pierre Derouet

Le fait et le sens

Ce que l'enquête historique permet d'abord d'atteindre c'est la nouvelle proclamée par les Apôtres que Jésus est rendu à la vie, proclamation fondée sur la conviction de l'avoir rencontré. C'est en même temps le sens qu'ils attribuent à cette rencontre : en Jésus rendu à la vie se manifeste l'acte de Dieu qui contredit la mort et réalise la Promesse, et s'instaure dans le monde présent un monde nouveau de réconciliation totale et de vie plénière. Le message apostolique est l'affirmation d'un fait lié à sa signification.

D'autre part, nous constatons que pour parler de cette rencontre, les traditions évangéliques utilisent (dans les affirmations comme dans les récits (1), un langage symbolique qui se ramène à deux types : un langage de résurrection des morts (insistant sur l'identité du Ressuscité) et un langage d'exaltation (insistant sur sa nouveauté de vie).

Or, tout ce lot de représentations renvoie en définitive à un langage « mythique » (2), qui relève d'une culture pré-scientifique et qui ne trouve plus sa place dans notre univers scientifique (3). La difficulté se corse du fait que, perdant la véritable notion du « mythe », nous l'avons « historicisé » et nous avons fait violence aux représentations et aux images, en les comprenant dans un sens descriptif et réaliste. Cela nous a conduits à « objectiver », à « chosifier » au niveau de notre expérience une réalité qui par elle-même, si elle est réelle et dans la mesure même où elle est réelle, échappe à notre expérience. Nous en sommes arrivés là, plus spécialement, en prenant appui sur les récits évangéliques de préférence aux affirmations et en les interprétant de façon réaliste comme des descriptions de Jésus ressuscité, entretenant avec ses disciples des relations analogues à celles que des

hommes entretiennent entre-eux. Nous pensions alors y trouver des « preuves » de la résurrection, en versant les récits évangéliques au dossier du Ressuscité comme autant de « procès-verbaux ». La « tendance objectivante » inhérente aux récits répondait à notre « besoin d'objectivation et de vérification » et finissait par nous masquer le langage symbolique, qui est pourtant, malgré leur tendance objectivante, le langage des récits comme celui des affirmations premières.

Tout ce processus a conduit l'interprétation dans une impasse, dont le résultat a été de *séparer* le fait et sa signification. Et cela de deux façons :

a) *Les uns disent* : ce qui compte c'est la signification de la résurrection pour nous ; mettons entre parenthèses le fait, c'est-à-dire ce qu'il est advenu de Jésus après sa mort.

Ainsi R. BULTMANN : « La résurrection n'est pas un événement mythique qui aurait pour but de nous rendre croyable la portée de la Croix ; mais il faut y croire comme au sens de la Croix » (4). La résurrection de Jésus, qui m'est annoncée par le kérygme apostolique, n'a donc pas d'autre contenu que ceci, à savoir : la Croix est un événement de salut pour moi. La résurrection n'est rien d'autre que le « sens de la Croix ».

Un autre exégète allemand W. MARXSEN se démarque de la position radicale de R. BULTMANN, en refusant le divorce absolu entre le fait et sa signification. Mais il ramène l'événement originare à une expérience d'ordre fonctionnel, à une « vision », dont la signification se ramène à ceci : « l'affaire de

Jésus continue » (5). D'après lui, l'expérience vécue par les Apôtres c'est que la Croix n'annule pas le message de Jésus qui reste actuel, et qu'eux, les Apôtres, sont chargés de faire en sorte qu'effectivement « l'affaire de Jésus continue ». C'est une expérience qui fonde la fonction kérygmaticque et la mission. L'affirmation de la « résurrection d'entre les morts » n'est qu'une interprétation donnée ensuite par les Apôtres à cette expérience fondamentale, mais une interprétation possible parmi d'autres. Si bien que, là encore, il faut renoncer à dire ce qu'il est advenu de Jésus après sa mort. La seule réalité qui découle de l'expérience originare des Apôtres c'est que « l'affaire de Jésus continue », et que sa vie et son message ne cessent de nous concerner et de nous interpeller aujourd'hui.

b) *D'autres* réagissent en sens contraire : ils maintiennent le fait, c'est-à-dire qu'ils affirment qu'il est advenu quelque chose à Jésus après sa mort, qu'il est vraiment ressuscité. Mais ils durcissent leur position en faisant du Ressuscité « une réalité constatable, sensible » qui a été vue « au sens ordinaire du mot », et en justifiant la résurrection par « la constatation matérielle du corps vivant du Christ » (6).

En suivant jusqu'au bout une position de ce type, on arrive à faire de la résurrection de Jésus un fait historique au sens le plus strict, et on risque d'y renvoyer comme à un fait passé en télescopant plus ou moins la portée actuelle de sa signification.

Il importe donc de *rétablir la circulation entre le fait et sa signification*. Et cela par fidélité au message apostolique,

où nous constatons que le fait et sa signification sont inséparablement liés. Une signification en laquelle est attestée une réalité. Une réalité qui fonde une

signification. Et si la signification renvoie toujours à une réalité, on ne peut que « viser » cette réalité à travers la signification qui en est donnée.

Le dépassement du scandale de la croix

Pour « viser » le fait, il faut tenir compte du contexte historique global dans lequel s'inscrit l'affirmation apostolique de Jésus ressuscité.

On n'échappe pas au dilemme suivant :

— Ou bien l'affirmation procède d'une expérience qui a un contenu réel.

— Ou bien l'affirmation procède du développement d'une idée qui fait son chemin dans l'esprit des apôtres : étant donné le sens que ceux-ci ont reconnu à Jésus pendant sa vie terrestre — le sens qu'ils ont reconnu à sa vie, à son message, à sa mort — ils en sont venus, dans la logique même de leur foi, à croire qu'il est vivant ou à réaliser, dans une expérience ou une prise de conscience particulière, que « l'affaire Jésus continue ». La résurrection, alors, n'est pas autre chose que le sens de sa vie et de sa mort pour nous, indépendamment de ce qu'il a pu réellement lui advenir après sa mort.

Or, cette dernière interprétation se heurte à des difficultés importantes.

1°) *L'une est d'ordre littéraire* : c'est le caractère des témoignages retenus par l'Eglise primitive concernant l'expérience pascale. Cette expérience, telle que les récits de christophanies tentent de la restituer, se présente comme insérée

dans l'existence concrète des Apôtres ; et pour l'exprimer, on utilise un langage concret emprunté aux réalités de la vie quotidienne (repas, pêche sur le lac) ou de la vie ecclésiale (fraction du pain). On ne s'en tient pas au matériau apocalyptique, dont le récit de Matthieu 28/2-4 nous fournit un exemple. Or le matériau apocalyptique eût été pourtant le seul moyen d'expression disponible, si ce que les traditions apostoliques rapportent avait été seulement le développement de la foi antérieure des apôtres, et si une réalité particulière et originale, s'imposant à eux, n'avait modelé de l'intérieur leur langage.

Cette considération n'est sans doute pas décisive. Mais au moins elle pose question.

Ajoutons d'ailleurs — cela pèse davantage — qu'il était bien invraisemblable, pour des gens formés dans la tradition juive, que la résurrection eschatologique, dont l'attente s'exprime à travers la littérature apocalyptique, pût se réaliser en Jésus seul et dans le courant de l'histoire, si l'événement ne les y avait contraints (7).

2°) *La seconde, plus décisive, est d'ordre historique* : c'est le dépassement du scandale de la mort. Ici W. PANNENBERG, dans son « Esquisse d'une Chris-

tologie », fait une analyse très serrée et très pertinente (8). Les herméneutiques de la signification (9) postulent toutes une continuité de sens entre la vie pré-pascale de Jésus et la foi de la Communauté. Or, cette continuité, remarque PANNENBERG, butte irrémédiablement sur la condamnation et la mort de Jésus ; et dès lors elle exige un appui objectif contestant l'absurdité de la mort de Jésus.

a) *La continuité butte sur la condamnation et la mort de Jésus.*

L'attitude de Jésus qui conteste la Loi et qui oppose son autorité à celle de Moïse est une attitude blasphématoire ; car, ce faisant, il s'identifie à l'autorité de Dieu qui, pour un juif, est la seule autorité qui soit supérieure à celle de Moïse et de la Loi. Il est donc condamné comme blasphémateur et sa mort est celle d'un impie. Paul l'a bien compris en écrivant : « Le Christ a payé pour nous libérer de la malédiction de la loi, en devenant lui-même malédiction pour nous, puisqu'il est écrit : Maudit qui-conque est pendu au gibet » (Gal. 3/13).

Allons plus loin. Disons que cette accusation n'est pas pure calomnie et que la réaction juive procède moins de la méchanceté que de la fidélité. De fait, dans sa prétention, Jésus est bel et bien blasphémateur. A moins que sa prétention ne soit vérifiée.

La croix, de Jésus barre absolument le chemin qui pouvait conduire de la vie pré-pascale de Jésus à la foi pascale des Apôtres, car elle oppose un démenti à sa prétention et rend sa vie nulle et absurde.

Il importe de bien peser cela, en si-

tuant la crucifixion dans le contexte de la vie de Jésus et de la mentalité juive.

b) Dès lors, il faut un *appui objectif capable de retourner la situation*, de vérifier la prétention de Jésus et de dépasser le scandale de la Croix.

Si les Apôtres annoncent que Jésus est ressuscité et si, à la lumière de la résurrection, ils réinterprètent la Croix et lui donnent une signification de salut, c'est que quelque chose est arrivé qui a opéré un renversement. **La conviction** des Apôtres ne peut être la conclusion d'un raisonnement ni le simple fruit d'une intelligence approfondie des Ecritures ; elle ne peut procéder que d'une expérience qui leur a fait violence. Seul cet appui pouvait sortir les Apôtres de l'impasse : le Crucifié est ressuscité et ils l'ont rencontré.

On peut donc conclure : la proclamation apostolique de la résurrection atteste non seulement un sens, mais un événement fondant le sens. Si nous ne pouvions rien affirmer d'autre sur cet appui, il faudrait cependant le qualifier d'historique, selon l'avis de PANNENBERG. Mais on ne peut en établir le caractère historique qu'en resituant la proclamation apostolique dans son contexte global.

Cette analyse de PANNENBERG est bien conforme à ce que les témoignages évangéliques nous laissent entrevoir de l'expérience pascale. Pour ne citer qu'un exemple, le récit conservé par Luc de la christophanie aux deux disciples sur la route d'Emmaüs (Lc 24/13-35) est particulièrement significatif. Les disciples ne cachent pas leur amère déception à l'inconnu qui les a rejoints : « Nous,

nous espérons... ». L'attente engendrée par Jésus tombe à plat. Elle se heurte à l'obstacle insurmontable que constitue la condamnation prononcée par les autorités religieuses d'Israël et la crucifixion : « Nos grands prêtres et nos chefs l'ont livré pour être condamné à mort et l'on crucifié ». Et rien, absolument rien, n'est venu contredire la sanction de mort qui semble irrémédiablement fixée et qui engloutit à tout jamais dans un silence pesant l'espérance mise en Jésus : « Mais, en plus de tout cela, voici le troisième jour que ces faits se sont passés. Devant le silence de Dieu, on se rend compte combien il était impossible à des juifs de dépasser le scandale de la mort. Quelques bruits optimistes sont pourtant parvenus aux oreilles des disciples ; mais ils ne font qu'engendrer le doute et accroître le désarroi : « Quelques femmes qui sont des nôtres nous ont bouleversés : s'étant rendues de grand matin au tombeau et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues dire qu'elles ont même eu la vision d'anges qui le déclarent vivant. Quelques-uns de nos compagnons sont allés au tombeau et ce qu'ils ont trouvé était conforme à ce que les femmes avaient dit ; mais lui, ils ne l'ont pas vu ». Pour renverser la situation et vaincre les doutes, il faut la rencontre et la « reconnaissance » du Ressuscité : « Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent... A l'instant même, ils partirent et retournèrent à Jérusalem ; ils trouvèrent réunis les Onze de leurs compagnons qui leur dirent : « C'est bien vrai ! le Seigneur est ressuscité et il est apparu

(litt. : il s'est donné à voir) à Simon ». Le témoignage des disciples se confronte au témoignage des Onze et le rejoint dans une expérience analogue : si le scandale de la mort est dépassé, c'est que le Ressuscité s'est imposé comme vivant et que sa présence est survenue dans l'existence des Apôtres comme quelque chose d'inattendu, d'imprévisible qui a été pour eux le commencement d'une nouvelle histoire (10).

Telle est l'expérience originaire, l'« *expérience-source* ». Certes l'intelligence des Ecritures a joué. Avant de se donner à reconnaître, l'inconnu a ouvert les Ecritures aux deux disciples en faisant route avec eux : « Et, commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Ecritures ce qui le concernait ». Mais la réflexion sur les Ecritures n'a joué que pour permettre de « reconnaître » Jésus vivant au cœur même de l'expérience et d'en découvrir la signification : « Notre cœur ne brûlait-il pas en nous, disent-ils après coup, tandis qu'il nous parlait en chemin et nous ouvrait les Ecritures ? ». Elle n'a pas joué autrement ; elle ne commence à jouer que dans l'expérience elle-même.

Il y a donc, inscrites dans l'histoire comme réalités historiques, et la proclamation apostolique et l'expérience originaire qui la fonde.

Mais que peut-on dire du contenu lui-même de cette expérience, c'est-à-dire de la résurrection ? Peut-on affirmer, sur la lancée qu'elle est « historique » ?

La résurrection de Jésus est-elle un fait historique ?

Histoire et réalité

Certains disent : « la résurrection de Jésus est un fait historique », voulant ainsi souligner que l'expérience origininaire a un contenu réel. Mais, en accélérant dans cette direction, ils risquent de faire de la résurrection un objet d'expérience courante, susceptible d'être constaté et vérifié, et en définitive de la réduire au retour pur et simple d'un mort à son ancienne vie biologique. Or, les témoignages néo-testamentaires nous montrent dans la résurrection de Jésus tout autre chose que la réanimation d'un cadavre, telle qu'a pu l'être par exemple la résurrection de Lazare.

Alors d'autres disent : « la résurrection de Jésus n'est pas un fait historique », voulant ainsi réagir contre la conception vulgaire que véhicule l'opinion précédente et restituer à la résurrection son caractère de mystère qui ne relève pas du domaine de l'empirique constatable et vérifiable. Mais, en accélérant dans cette direction, ils n'échappent pas eux-mêmes à un autre risque : celui de volatiliser l'événement, de réduire l'expérience origininaire à la pure subjectivité et de nous conduire à une foi sans appui. Or les témoignages néo-testamentaires nous montrent que si les Apôtres ont cru au Ressuscité c'est qu'au niveau même de leur existence concrète il s'est imposé à eux comme Vivant.

On peut de cette manière se rejeter sans arrêt d'un côté sur l'autre dans un mouvement de balancier qui n'en finit jamais.

C'est que le mot « historique », n'est pas aussi précis qu'il paraît au premier abord. En réalité il est polyvalent et recouvre différentes significations que, pour notre propos, il est nécessaire de distinguer. Il y a, en effet, en tout événement trois aspects : ce qui est réellement arrivé, l'expérience personnelle que l'on peut en avoir et la connaissance scientifique qui peut en être établie selon la méthode historico-critique. Or la langue française ne dispose que d'un seul mot, « histoire », pour désigner ces trois aspects ; de telle sorte que dire d'un événement qu'il n'est pas « historique » sous prétexte qu'il ne peut être l'objet d'un constat permettant de le connaître scientifiquement, c'est du même coup risquer de nier sa réalité.

D'autres langues permettent de parler avec plus de nuances. Ainsi l'allemand possède trois termes qui correspondent aux trois aspects de l'événement : « Geschehen » (ce qui est réellement arrivé), « Erlebnis » (l'expérience) et « Historie » (la connaissance scientifique). De telle sorte que dire d'un événement qu'il n'est pas « historique » (au sens de « historisch ») c'est seulement reconnaître que, par sa nature, il ne relève pas d'une connaissance scientifique ; ce n'est pas pour autant nier qu'il soit effectivement arrivé, qu'il soit « réel » (au sens de « geschichtlich »).

Il faut donc affiner notre outil de langage, en réservant le qualificatif d'« historique » au fait constatable, vérifiable, susceptible d'être connu par la méthode historico-critique, et en utilisant le mot « réel » pour qualifier le do-

maine plus large de ce qui est effectivement arrivé (11).

Ce n'est point subtilité de langage, ni échappatoire commode. Nous avons bien conscience que derrière cette question de vocabulaire il y a une option. Mais cette option est fondée sur l'exigence même de la réalité et de la connaissance que l'on peut en avoir.

Au plan de la connaissance humaine, nous ne pouvons réduire la réalité à ce qui est empiriquement constatable par les sens, ni à ce qui est atteint par les voies scientifiques. Historique et réel, « ces deux termes, écrit E. CHARPENTIER, se recourent, mais se recouvrent-ils? Prenons un exemple : l'amour entre deux êtres est quelque chose de bien « réel » qui fait partie de leur histoire. Mais est-il « historique », visible, mesurable ? Certes il y a des signes « historiques » de cet amour, des traces visibles, par exemple le fait qu'ils s'embrasent, qu'ils vivent ensemble... Mais ces traces historiques sont, par elles-mêmes, ambiguës. Il faut les interpréter en se référant à la « réalité » invisible » (12). Poussant plus loin l'analyse, J. RATZINGER rapproche ce qui se passe dans la rencontre avec la science historique de ce qui se passe dans la rencontre avec les sciences physiques : « Avec la méthode historico-critique, nous retrouvons, au plan de la rencontre avec l'histoire, un problème semblable à celui posé pour la recherche de l'être et du fondement de l'être par suite de la méthode des sciences physiques et de la forme sous laquelle les sciences expérimentales interrogent la nature. La physique renonce à découvrir l'être lui-même, pour se limiter au « positif », au

vérifiable ; le gain impressionnant en exactitude, obtenu de cette manière, elle doit le payer en se résignant à une perte de vérité, au risque finalement de voir, derrière l'écran du « positif », l'être, la vérité elle-même lui échapper ; de ce fait l'ontologie devient de plus en plus impossible et la philosophie se réduit dans une large mesure à la phénoménologie, à la simple question sur ce qui apparaît. Une menace semblable plane sur le domaine de la rencontre avec l'histoire... S'il est vrai que l'imitation de la méthode des sciences dans le domaine de l'histoire accroît indiscutablement la certitude des énoncés, il n'est pas moins vrai qu'elle entraîne une fâcheuse perte de vérité, bien plus importante que pour la physique. Comme en physique, où l'être se dérobe derrière l'apparence, de même ici l'on ne considère, dans une large mesure, comme historique (geschichtlich) que ce qui se présente comme « scientifiquement historique » (historisch), c'est-à-dire ce qui est établi pour des méthodes historiques. On oublie trop souvent que la vérité totale de l'histoire ne se dérobe pas moins à la vérification par les documents, que la vérité de l'être n'échappe à l'expérimentation. Ainsi, « l'histoire scientifique » (Historie), au sens strict du mot, dévoile et voile à la fois l'histoire réelle (Geschichte) » (13).

De son côté, la connaissance de la foi implique elle aussi une option analogue. Croire c'est prendre position par rapport au réel dans sa totalité, en considérant que les sens — donc la voie de la vérification — ne constituent pas le seul accès au réel. « Le petit mot Credo, dit J. RATZINGER, renferme une option fondamentale à l'égard de la réalité en

tant que telle... Il affirme que l'invisible, inaccessible par principe à notre vue, loin d'être irréel, constitue au contraire la véritable réalité, fondement et racine de toutes les autres réalités... Autrement dit, croire c'est admettre qu'au plus intime de l'homme existe un point tangent à l'invisible, servant de point de jonction entre l'homme et lui » (14).

S'agissant alors de la connaissance de Jésus, nous comprenons que la méthode historico-critique puisse nous donner accès à l'existence terrestre de Jésus, à la condamnation et à la mort qui en marquent le terme ; nous comprenons que la même méthode puisse aussi nous donner accès à la proclamation apostolique de la résurrection et à l'expérience originaire qui la fonde. Tout cela peut être atteint par voie documentaire et qualifié d'« historique » au sens strict. Mais quand il s'agit du contenu même de cette expérience, à savoir la personne du Ressuscité, nous entrons dans un domaine où l'histoire scientifique, tout en fournissant certains appuis, n'en sera pas moins incapable de découvrir la réalité dans sa totalité.

Application à la résurrection de Jésus

1°) L'acte même de la résurrection

L'événement lui-même de la résurrection est l'acte de Dieu. « Dieu l'a ressuscité, ce Jésus... que vous, vous avez crucifié ». (Ac 2/32-36). Tels sont les termes du message apostolique. Ce qui fait dire à SCHMITT que « l'acte même de la résurrection relève exclusivement du

domaine de l'intimité entre Dieu et son Messie » (15) ; et par là-même, comme acte de Dieu, il échappe au domaine de l'expérience humaine.

Ce n'est donc pas un fait empirique, susceptible d'être constaté par des témoins et vérifié par la méthode des sciences historiques. Supposons quel qu'un présent dans le sépulcre au « moment » de la résurrection, il n'aurait rien vu « sinon, écrit MARTELET, une rature de feu, si l'on peut ainsi dire, qui supprimerait, en le convertissant en rapport de gloire, le rapport de mort qui définissait encore le « reste » de Jésus ». Supposition purement oratoire d'ailleurs, car « la résurrection, considérée dans son acte et en train d'arriver... est, par nature, soustraite dans sa source à tout témoin possible » (16).

Dès lors, il est impossible de savoir quoi que ce soit du moment et du mode de la résurrection (17). Aucun récit évangélique ne prétend le décrire. Le premier évangile lui-même qui, à première vue, semble vouloir raconter l'événement (Mt 28/2-4), utilise un procédé littéraire bien connu des juifs et ne fait en réalité qu'un « midrash », c'est-à-dire un commentaire explicatif de l'affirmation de foi : Dieu par sa puissance a ressuscité Jésus et terrassé ses ennemis dont le premier est la Mort. Le récit reprend l'affirmation de foi et la présente de façon « imagée » pourrait-on dire, en utilisant le matériau apocalyptique relatif au Jour de Yahvé et en dégageant ainsi la signification de l'événement : cet acte de Dieu est l'intervention dernière et décisive de Dieu dans l'histoire de l'humanité.

L'événement de la résurrection n'est

pas historique au sens strict du mot (historisch). Est-ce à dire qu'il n'est pas réel ? Pas du tout. La résurrection est un événement *réel*, « au sens où l'on dit que Dieu est réel, bien qu'il appartienne à un ordre de réalité autre que la réalité empirique » (18). Non seulement réelle, la résurrection est même, selon l'expression de MARTELET, « *Le Réel absolu de l'histoire* » (19), en ce sens qu'elle est l'accomplissement total de la vie humaine et de l'histoire amorcé en Jésus et signifié à l'humanité au titre de Promesse et d'Espérance. C'est la raison pour laquelle l'humanité ne peut la réduire aux conditions de son histoire, pas plus que l'expérience humaine ne peut la contenir ni l'enfermer dans les limites de sa vérification.

La question alors rebondit : qui nous dit que cet événement est réel ?

L'affirmation apostolique de l'acte de la résurrection suppose, de la part des disciples, une interprétation au dernier degré. Si l'événement est affirmé comme un événement réel c'est que, de ce fait, *il advient quelque chose de réel en Jésus et dans les Apôtres.*

2°) Ce qui advient en Jésus.

Il advient quelque chose de réel en Jésus : il est vivant, c'est le même, c'est Lui.

La réalité de Jésus ressuscité qu'est-elle ?

D'une part, c'est une personne qui, tout en étant la même, est vivante d'une nouveauté de vie, parce qu'elle est désormais du monde de Dieu : c'est ce que signifie, dans le message apostolique, le langage d'exaltation ou de glorification.

D'autre part, c'est une personne qui est établie dans un rapport nouveau de relations avec le monde et avec l'histoire : c'est ce que signifient conjointement sa corporeité (le corps étant ce par quoi un homme est présent et agissant dans le monde) et sa Seigneurie universelle, qui qualifie ce rapport nouveau de relations désormais soustraites aux limitations du temps et de l'espace.

La réalité du Ressuscité a donc une double face :

a) *La face qui tient du mystère* : c'est sa vie dans la Gloire, en communion de vie avec Dieu. Le Ressuscité n'est pas de notre monde. Les témoignages évangéliques disent assez sa souveraine liberté par rapport au monde de notre expérience. « Ne me retiens pas », dit-il à Marie de Magdala ; il survient « toutes portes étant closes » ; il devient invisible aux yeux des disciples d'Emmaüs (20). Dans sa réalité de Ressuscité, Jésus échappe aux prises de la constatation expérimentale et ne relève pas de la vérification historique.

b) *La face qui regarde l'histoire* : c'est son impact et sa marque dans l'histoire des hommes. Le Ressuscité, bien qu'il ne soit pas de notre monde, a « touché » en quelque sorte l'histoire et rendu possible une certaine expérience où il s'est signifié. Selon les témoignages évangéliques, sa marque est double :

— l'une de caractère négatif : le tombeau trouvé vide, qui n'apporte aucune preuve et à lui seul ne signifie rien, mais rend plausible le message de résurrection (21).

— l'autre de caractère positif : les apparitions, ou Christophanies, c'est-à-

dire l'expérience inscrite dans l'histoire quotidienne et le monde des témoins.

Ici nous entrons dans ce que KLAPPERT appelle la « frange historique » de la Résurrection.

3°) Ce qui advient dans les Apôtres.

Ils rencontrent le Ressuscité. Mais s'ils le rencontrent c'est sur son initiative. C'est Lui qui survient, qui se donne à voir, qui se présente à eux comme vivant pour les assurer de son identité.

Comment, dans son nouveau statut de transcendance et de liberté par rapport à notre monde, le Ressuscité pouvait-il se donner à voir ?

Le monde, finalement marqué par la mort, n'est pas à la mesure du Ressuscité, qui précisément dans son rapport au monde est devenu le principe d'une Vie qui exclut toute mort. Il ne peut dès lors s'y manifester tel quel sans le transformer à sa propre mesure. Cette transformation du monde en nouveauté de vie, à l'image et à la mesure du Ressuscité, ce sera l'accomplissement de l'histoire, dont la résurrection nous dit la Promesse et l'Espérance. Mais s'il veut se manifester au fil d'une histoire dont il vient révéler le sens sans en arrêter le cours, le Ressuscité doit apparaître dans « les limites tolérables à ce monde, c'est-à-dire dans le fidèle voisinage de ce qu'Il fut et la désignation discrète et à peine adombrée de ce qu'Il est, dans une sorte d'entre deux, de soi sans équivoque, mais qui ne peut durer. C'est ce qu'Il fait d'une manière quasi-crépusculaire, ou tout au moins économique, c'est-à-dire proportionnée aux lois de la

maison, qui est encore le monde de l'entropie et de la mort » (22).

Ces « limites tolérables » transparaisent à travers les témoignages évangéliques dont la discrétion, dans leur propos descriptif lui-même et malgré leur tendance « objectivante », est une marque d'authenticité.

Précisons ce qu'on entend par « limites tolérables ».

a) *Les manifestations du Ressuscité aux disciples sont provisoires.*

Jésus ne peut pas s'installer au plan de l'expérience humaine. Il y « touche » dans sa souveraine liberté par rapport à notre monde ; il ne s'installe pas. Ses manifestations étaient nécessaires pour que ses disciples dépassent le scandale de la mort et renaissent à la foi ; leur cessation n'était pas moins requise pour leur confirmation dans la foi (23). La présence du Ressuscité à notre monde ne peut être qu'une présence dans l'absence, qui définit le régime même de la foi. Aussi voyons-nous l'économie des christophanies orienter les disciples vers la disparition de l'expérience privilégiée. C'est le sens de la parole du Christ à Thomas, selon la tradition johannique : « Parce que tu m'as vu, tu as cru : bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru ». C'est aussi la signification de l'Ascension qui montre à la fois l'exaltation du Ressuscité et son départ, avec une insistance sur la séparation. La nuée, qui signifie la gloire du Fils de l'homme réalisée en Jésus, est aussi, et par le fait même, ce qui soustrait Jésus aux regards de ses disciples (24).

b) *Les manifestations du Ressuscité aux disciples se font par mode de « si-*

gnes ». Ce que nous avons dit du Ressuscité et de sa nouveauté de vie montre assez qu'il ne pouvait pas se donner à voir par une sorte de contact matériel et direct qui aurait permis aux disciples un constat de type empirique, à la manière dont nous constatons près de nous la présence d'un voisin, ou dont les femmes ont constaté le vide du tombeau. Jésus noue avec ses disciples un rapport particulier dans un signe qu'ils perçoivent mais qu'ils ne reconnaissent pas spontanément, car la réalité à laquelle il renvoie échappe au contact des sens et à l'évidence intellectuelle.

Ce signe c'est le Ressuscité lui-même qui se présente. Le signe est « perçu » c'est-à-dire qu'il s'inscrit dans le monde objectif des disciples, il s'insère dans la trame de leur existence, il entre à un moment donné dans les composantes de leur expérience ; en ce sens, il est « historique ». Mais il ne peut être « reconnu » pour ce qu'il est dans sa réalité, c'est-à-dire pour le Ressuscité lui-même, que moyennant une réflexion sur les Écritures ou sur leur compagnonnage antérieur avec Jésus et selon un pro-

cessus de reconnaissance progressive qui élimine les doutes et aboutit à l'adhésion libre de la foi. Le passage du « percevoir » au « croire », pour les disciples eux-mêmes, n'est pas automatique ; il se heurte aux doutes, à l'incrédulité et finalement laisse la possibilité de ne pas croire. C'est dans la foi qu'ils voient. « Cesse d'être incrédule, dit Jésus à Thomas, et deviens un homme de foi » (Jn 20/27). Seule la foi a pu permettre aux disciples, dans le contrôle mutuel de leurs expériences, d'opérer la synthèse entre « l'historique » (historisch), c'est-à-dire le signe perçu et le Réel (« geschichtlich ») c'est-à-dire le Ressuscité qui se présente à eux comme Vivant (25).

Cela constitue l'expérience-source, d'un caractère absolument original, qui fonde les Apôtres à se déclarer « témoins ». Car, à partir du signe perçu dans lequel ils reconnaissent la rencontre imprévisible avec Jésus vivant, ils remontent à l'acte même de Dieu qui a vaincu la mort et ressuscité le Crucifié. « Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, nous tous en sommes témoins » (Ac. 2/32).

La particularité du témoignage apostolique

Bien qu'il déborde le cadre de l'histoire humaine et qu'il ne se laisse pas enfermer dans la catégorie du savoir historique, l'événement de la résurrection s'est donc inscrit dans l'histoire par l'expérience pascale des Apôtres, dont l'analyse de PANNENBERG nous a permis précédemment de justifier le caractère historique. Grâce à cet appui dans l'histoire nous échappons à la sub-

jectivité et au fidéisme qu'engendrent forcément les herméneutiques de la signification. N'allons-nous pas alors, en maniant l'inscription historique de la résurrection à la manière d'une « preuve », donner à l'événement une valeur contraignante telle qu'elle force l'adhésion et laisse seulement à ceux qui la refuse le choix entre l'aveuglement ou la malhonnêteté intellectuelle ?

C'est ici qu'il nous faut prendre en compte la critique pertinente que DUQUOC adresse à PANNENBERG : « La thèse de PANNENBERG, écrit-il, respire un grand équilibre. Un doute demeure cependant sur la justesse de cette thèse : deux données n'y paraissent pas suffisamment prises en considération : l'ambiguïté de tout témoignage, le caractère interpellatif et donc existentiel de la prédication apostolique » (26).

1. — L'ambiguïté du témoignage apostolique.

Bien sûr, la bonne foi des Apôtres ne peut être mise en doute. D'autant moins que l'expérience pascale a opéré chez eux un retournement radical dont l'Apôtre Paul représente un exemple suffisamment caractérisé (27), et qu'ils ont engagé toute leur vie dans le témoignage jusqu'à le sceller par leur sang. Il n'en reste pas moins que tout témoignage reste ambigu (on dit qu'il ne peut engendrer qu'une certitude « morale ») et en particulier un témoignage tel que celui-ci. Pourquoi ?

a) *En raison de l'objet du témoignage apostolique.*

Le témoignage lui-même est historique au sens strict, mais l'objet sur lequel il porte, à savoir Jésus ressuscité, est une réalité non-empirique, qui n'est pas de notre monde et qui ne peut être soumise à une vérification historique au même titre et de la même façon que la vie de Napoléon. Nous ne disposons pas de pièces d'archives d'origine et de nature diverses. Nous ne pouvons vérifier le témoignage que par la conviction des Apôtres, la cohérence de leur lan-

gage et le contexte global de leur vie. Nous avons ici une marge à combler, un saut à faire. Ce n'est pas contraignant.

b) *En raison du caractère du témoignage apostolique.*

Le jour de la Pentecôte, Pierre proclame le message de résurrection : « Que toute la maison d'Israël le sache avec certitude : Dieu l'a fait et Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous aviez crucifié ». Les Juifs n'enregistrent pas la nouvelle comme une information, si importante soit-elle. Ils se sentent interpellés et provoqués au plus profond d'eux-mêmes : ils ont « le cœur bouleversé d'entendre ces paroles ». Bien plus, c'est devant une décision à prendre qu'ils se trouvent. Ils demandent à Pierre et aux autres apôtres : « Que ferons-nous, frères ? ». Et Pierre de leur répondre : « Convertissezvous ». (Ac 2/36-38).

Le témoignage apostolique a une visée existentielle. Il n'est pas une simple information donnant à quelqu'un connaissance de quelque chose qui s'est passé. Il est parole interpellante et appel à une décision concernant l'existence. La facticité de la résurrection est inséparable de la signification qu'elle a pour chacun et de l'engagement qu'elle requiert de lui ? Dès lors « le fait ne peut être reconnu, écrit DUQUOC, sans la décision « existentielle » en faveur de son sens.. Le fait n'est pas démontré, il est attesté par conviction personnelle... et il n'est saisi que dans l'acte même de la conversion ». Là encore une marge à combler, un saut à faire. Ce n'est pas contraignant.

c) *En raison de la portée eschatologique du témoignage apostolique.*

Les Apôtres témoignent de la résurrection comme de l'accomplissement final de l'histoire humaine réalisé en Jésus. L'horizon de leur message est le monde nouveau de résurrection et de paix qui fait l'objet de l'espérance d'Israël : cette attente réalisée en la personne de Jésus, est désormais la Promesse inscrite au cœur de l'humanité. « Ainsi viendront, dit Pierre, les moments de fraîcheur accordés par le Seigneur, quand il enverra le Christ qui vous est destiné, Jésus, que le ciel doit accueillir jusqu'aux temps du rétablissement de tout ce dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes d'autrefois ». (Ac 3/20-21).

Et dans le récit de l'Ascension, ce qui est dit aux apôtres, c'est que « ce Jésus qui vous a été enlevé pour le ciel viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en aller vers le ciel » (Ac 1/11).

Le lien entre Résurrection et Parousie est tel que la Résurrection ne pourra être définitivement vérifiée que dans la Parousie, c'est-à-dire dans l'accomplissement effectif de l'histoire. PANNENBERG lui-même le reconnaît : la vérification du sens de la résurrection, et par là même la vérification de la résurrection elle-même demeure *provisoire* ; « jusqu'à ce que la totalité en soit manifestée dans l'achèvement par Dieu de l'histoire » (28). L'adhésion à la résurrection se trouve donc située dans la tension entre le « c'est déjà là » et le « pas encore ». Toujours une marge à combler, un saut à faire. Ce n'est pas contraignant.

Cette marge à combler, ce saut à fai-

re : c'est ici qu'intervient la foi qui « abolit la distance, non pas en supprimant l'ambiguïté du témoignage humain, mais en discernant dans cette ambiguïté même la venue nécessairement humaine de Dieu » (29).

2. — Le « cercle herméneutique ».

Ce que nous venons de dire sur le témoignage apostolique met en relief une des conditions permanente de l'interprétation. Paul RICOEUR l'appelle le « cercle herméneutique ». On peut ainsi le formuler : pour croire il faut comprendre l'Écriture et pour comprendre l'Écriture il faut croire.

Une comparaison peut nous aider à saisir ce dont il s'agit. La comparaison entre deux types de parole. Il y a la « parole qui explique » : c'est le langage de la science. Elle nous introduit dans la connaissance des choses : elle nous donne savoir et pouvoir sur elles. Par là même elle est d'une utilité certaine : elle nous cultive, nous enrichit, nous met en possession de moyens techniques ; mais elle ne nous change pas au plus profond de nous-mêmes. Il se passe tout autre chose dans un autre type de langage, le langage de la relation entre des personnes (pensons au langage de l'amitié par exemple). Ce qui se dit là c'est la parole de quelqu'un qui nous interpelle et demande une réponse. Dans la décision que nous prenons de lui répondre, nous sortons de nous-mêmes pour aller vers l'autre, nous « ex-sistons », nous naissons en quelque sorte à un être nouveau en devenant par exemple son ami et du même coup nous le connaissons comme notre ami : c'est la « parole qui crée »,

la parole qui fait exister. Cette parole nous atteint au cœur même de ce que nous sommes et elle nous change en nous engageant (30).

La Parole que le Dieu de la Promesse adresse à l'humanité au cœur de son histoire, est de ce type : on ne la reconnaît qu'en s'engageant dans la réponse qu'elle sollicite. Là gît le secret du « cercle herméneutique » : pour croire il faut comprendre l'Écriture et pour comprendre l'Écriture il faut croire. Comme nous pouvions dire à l'instant en évoquant l'exemple de la relation qui se noue à travers une amitié : pour aimer quelqu'un il faut le connaître et on le connaît qu'en l'aimant.

Cercle herméneutique qui n'est point cercle vicieux, car il suppose un appui raisonnable dans l'histoire. Mais il nous contraint à remettre en question une démarche de type rationaliste, utilisée jadis en apologétique, qui prétendait construire un raisonnement à partir d'un fait constaté dans sa réalité brute et par le détour d'une « mineure » affirmant que ce fait portait la marque du divin, en arrivait à la foi comme conclusion.

L'histoire du salut n'est pas le récit de faits bruts (aucune histoire d'ailleurs). Elle est le témoignage de croyants, qui ont reconnu dans les événements de leur histoire la Parole de Dieu et qui nous invitent à partager leur foi. Nous ne sommes pas pour autant dispensés du travail d'analyse et de vérification critiques des témoignages avec les moyens que met en œuvre la méthode historique. Si la foi n'est pas la conclusion d'un raisonnement, elle n'en doit pas moins demeurer une démarche raisonnable. Mais nous ne pouvons re-

joindre l'événement dans toutes ses dimensions et le comprendre dans sa pleine signification qu'en partageant la foi des témoins.

Ainsi en est il pour nous du témoignage apostolique sur la résurrection.

Nous aurons garde cependant d'oublier que la reconnaissance de la Parole ou de l'Acte de Dieu dans l'événement suppose en nous le jeu d'un élément important que l'on appelle la « pré-compréhension », c'est-à-dire une disposition à comprendre. Prenons un exemple simple : l'automobiliste qui arrive dans un carrefour devant des feux tricolores, saisit la signification du « rouge » ou du « vert », parce qu'il a dans l'esprit un code de référence (en l'occurrence le code de la route). Dans l'expérience pascale, les apôtres ont reconnu dans le signe perçu la présence du Ressuscité grâce à l'intelligence des Écritures, c'est-à-dire grâce à la connaissance qu'ils avaient de la longue histoire de la Promesse à travers l'expérience historique d'Israël. Le Dieu dont ils affirment qu'il a ressuscité Jésus, c'est « le Dieu d'Abraham d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères » (Ac 3/13) « le Dieu qui fait vivre les morts et appelle à l'existence ce qui n'existe pas » (cf. Rom. 4/16-25). Et plus ils entraient dans la compréhension du signe, plus les Écritures s'éclairaient d'une lumière nouvelle : « Notre cœur ne brûlait-il pas en nous tandis qu'il nous ouvrait les Écritures ? », disent les disciples d'Emmaüs (Lc. 24/32). Pareillement, pour que nos yeux s'ouvrent à la rencontre de Dieu, il faut en notre cœur une disposition à comprendre, un questionnement, une recherche de sens,

une inquiétude, une quête d'espérance qui fraient la voie à une rencontre possible. « Je possédais en moi, écrit Masure, une volonté où un désir de dépassement, une tension sourde, une interrogation vers un au delà de mes forces et de moi-même... J'avais en mon esprit une signification qui aspirait à se trouver un signe pour se donner enfin un sens et une réalité. Ce signe, ce serait peut-être ce fait miraculeux qui, lui, ne vient pas de chez moi. Lui non plus jusqu'à présent n'avait pas de sens. Mais je lui en donne un en lui reconnaissant sa signification. C'est la rencontre de l'invisible et du visible... Je tiens ce que je cherchais, car c'est le moment de nous souvenir que la vérité de la foi n'est pas de l'ordre des arguments déductifs, mais sur le plan inductif une connaissance par le signe » (31).

3. — La liberté de la foi.

Tout cela nous amène à conclure sur la liberté de la décision et donc sur la liberté de la foi.

L'adhésion à la résurrection de Jésus n'est pas le fruit d'une opération scientifique basée sur un savoir scientifique. Cette adhésion est raisonnable en ce qu'elle peut s'appuyer sur des faits auxquels nous donne accès la méthode historico-critique : la proclamation apostolique et l'expérience-source qui la fonde. Mais elle n'est pas contraignante ; car la méthode historico-critique, limitée à l'empirique, est trop courte pour atteindre la réalité impliquée dans l'expérience originaire, à savoir la réalité de

Dieu et la nouveauté de vie de Jésus en Dieu, sans être pour autant habilitée à nous fermer la voie de cette réalité plénière.

Nous restons libres de notre décision ; et si nous donnons notre assentiment à la résurrection de Jésus c'est dans un acte de foi libre, en sachant bien que le statut de la foi n'est pas identique au statut de la connaissance historique. « La dualité reconnue à la résurrection entre le caractère empirique de son annonce et sa réalité non-empirique correspond à la structure même de la foi » (32).

Libres d'une liberté qui ne cesse pourtant d'être interpellée. Car la résurrection de Jésus qui a « touché » l'histoire dans l'expérience unique des Apôtres, ne renvoie les hommes à un passé que pour les projeter vers un avenir. Elle est la Promesse qui instaure au cœur du monde une nouvelle histoire et continue de s'inscrire et de se signifier dans la vie des hommes et dans la nôtre. Ces signes nous interpellent. Ils sont les signes de Celui qui nous dit : « Ne crains rien ! C'est moi le Premier et le Dernier, le Vivant. J'ai été mort et me voici vivant pour les siècles des siècles » (Ap. 1/17-18).

Libres et responsables, au sein du Peuple porteur de la Promesse, qui a reçu du Ressuscité lui-même la mission de le manifester parmi les hommes et d'inscrire dans leur histoire l'Événement qui ne sera jamais réductible aux données de cette histoire mais pourtant lui signifie son fondement et son sens dernier (33).

Notes

(1) Les témoignages du Nouveau Testament sur la résurrection se présentent sous deux formes principales : a) les affirmations, de caractère différent. Ce sont : les symboles (dont le plus ancien se trouve dans 1 Cor. 15,3-5), les confessions de foi (par ex. la confession de foi baptismale citée en Rom. 10,9), la prédication apostolique en son noyau kérymatique (par ex. Rom. 2,32-33-36) les prières et hymnes liturgiques de la Communauté primitive (par ex. Phil. 2,6-11).

b) Les récits évangéliques qui ont pour objet soit les christophanies, soit la démarche des femmes au tombeau.

Les témoignages les plus primitifs se présentent sous la forme d'affirmations, qui sont insérées dans les Epîtres ou dans les Actes des Apôtres. Les récits évangéliques, que l'on a privilégiés à tort pendant un temps, sont postérieurs. Ils sont construits, sur la base de traditions anciennes, dans une intention catéchétique dont les motifs sont multiples (théologiques, apologetiques, liturgiques, etc.) Mais tous ils présupposent les affirmations.

(2) Nous ne prenons pas ici le mot « mythe » dans son sens dégradé de légende, de fable, de mythologie. Nous l'entendons comme le langage symbolique qui renvoie aux données fondamentales de l'existence humaine et qui dépasse ce qu'on peut en appréhender au plan empirique. Cette saisie des données fondamentales de l'existence se trouve dévoilée et fondée en profondeur par la Parole historique qui se manifeste en Jésus-Christ, après s'être manifestée dans le « *Dabar* » biblique : la Parole de Dieu au cœur du monde dans l'expérience historique de l'Alliance.

(3) cf. DUQUOC, *Christologie*, éd. du Cerf 1972, T. II, p. 76 et sq.

(4) R. BULTMANN, *L'interprétation du Nouveau Testament*, traduit par O. LAFFOURCRIERE, Aubier coll. Les Religions n° 11, p. 180.

(5) Sur WILH. MARXSEN, voir Léon-Dufour, *Résurrection de Jésus et message pascal* Seuil 1971, p. 17-18 ; et Duquoc op. cit. t. II p. 122-141.

(6) cf. J. DANIELOU, *La Résurrection*, Seuil 1969, p. 47-50.

(7) W. PANNENBERG, *Esquisse d'une Christologie*, traduit par A. Liéfooghe ed. Cerf 1971, p. 112.

(8) W. PANNEBERG, op. cit. p. 101-124 (sur le problème historique de la résurrection de Jésus) et p. 317-323 (sur la prétention de Jésus et sa condamnation). Ch. Duquoc, op. cit. t. II p. 145-150, exposée très fidèlement en la résumant la pensée de Pannenberg.

(9) On appelle « herméneutiques de la signification » les interprétations qui séparent la signification de l'événement, pour ne retenir que la signification.

(10) Les témoignages utilisent des formes verbales indiquant l'initiative du Ressuscité dans une action qui survient dans l'existence des Apôtres et s'impose à eux. C'est le cas de Lc 24,34 (ôphthé : il s'est donné à voir cf. Ac. 13,31, 1 Cor. 15,5), et de Ac. 1,3 (« c'est à eux qu'il s'était présenté vivant après sa Passion »). D'autre part, les récits évangéliques des christophanies mettent bien en valeur que l'initiative appartient au Ressuscité. Voir X. Léon-Dufour, op. cit. p. 75-78 et p. 128-130, ou plus brièvement dans le Collectif, *La Résurrection du Christ et l'exégèse moderne*, Cerf. *Lectio divina* n° 50, p. 167).

(11) X. Léon DUFOUR, op. cit., p. 252-253.

Ainsi E. POUSSET : « Si nous réservons l'épithète d'«historique» à la connaissance, à la certitude que nous pouvons obtenir de tel ou tel fait, par les méthodes de l'histoire, nous dirons que tout ce qui est historique est certainement arrivé, mais tout ce qui est arrivé n'est pas nécessairement historique. Tout ce qui est arrivé, disons d'un mot le « réel », a plus d'extension que l'«historique». (cité dans E. Charpentier, *Christ est ressuscité*, Cahier Evangile n° 3, éd. du Cerf, p. 58).

(12) E. CHARPENTIER, op. cit. p. 58.

(13) J. RATZINGER, *Foi chrétienne hier et aujourd'hui*, trad. par E. Ginder et P. Schouver, éd. Mame, p. 126-128.

Dans le même sens, E. Pousset : « Celui qui ne voudrait d'autres moyens de connaître le réel que le constat d'une expérimentation sensible prend en fait une option sur le réel et l'ampute indûment. Inversement celui qui privilégie les opérations intellectuelles de la connaissance philosophique ou de la foi, en dévalorisant d'autant le constat par l'observation sensible, risque de tomber dans l'abstraction et de rater le réel sous couvert d'atteindre purement l'esprit. Le réel n'est pas la chose brute qui fait choc, mais une infinie complexité, dans la saisie de laquelle entre, outre les sens, l'activité constructive de l'intellect ». (E. Pousset, *La résurrection*, NRT décembre 1969, t. 91, no 10 p. 1013).

(14) J. RATZINGER, op. cit. p. 15-16.

(15) J. SCHMITT, *La résurrection de Jésus dans la prédication apostolique et la tradition évangélique*, dans *Lumière et Vie*, avril 1952, n° 3, p. 37.

(16) G. MARTELET, *Résurrection eucharistique et genèse de l'homme*, Desclee 1972, p. 93. On lira avec profit le chapitre « Historicité propre à la résurrection » p. 92-100 que nous utilisons.

(17) La mention du 3e jour (1 Co 15,4) n'est pas une donnée chronologique. Elle relève plutôt de l'interprétation ou de la réflexion théologique. Dans la littérature du bas-judaïsme, le « troisième jour » représentait le jour de la résurrection des morts à la fin des temps (cf. Grelot, La Résurrection de Jésus et son arrière-plan biblique et juif, dans le Collectif déjà cité, La Résurrection de Jésus et l'exégèse moderne, p. 38-39). Dès lors, dire que Jésus était ressuscité le 3e jour c'était reconnaître dans la résurrection une réalité eschatologique : en Jésus s'était réalisée la résurrection attendue pour la fin des temps.

D'autres explications sont possibles (cf. X Léon Dufour, op. cit., p. 33-34).

(18) I. BERTEN, Fait historique et réalité eschatologique, dans Lumière et Vie Mars-Mai 1972, t. 21 n° 107, p. 64.

(19) G. MARTELET, op. cit. p. 93 - cf. aussi I. Berten art. cit. p. 62-64, selon lequel la Résurrection est « un événement réel de l'ordre eschatologique, en ce sens que le discours de la résurrection a son lieu dans le langage de l'espérance d'un accomplissement final de la vie humaine et de l'histoire donné par Dieu, espérance qui, en Israël avait trouvé son expression la plus vive dans l'attente prophétique et apocalyptique du Royaume de Dieu ».

(20) Jn 20,17 ; Jn 20,19 ; Lc 24,31.

(21) Le débat sur l'historicité du tombeau trouvé vide est loin d'être clos.

Les exégètes demeurent partagés. On lira avec profit l'étude de J. DELORME, Résurrection et tombeau de Jésus, dans le Collectif déjà cité La Résurrection du Christ et l'exégèse moderne p. 105-151.

(22) G. MARTELET, op. cit. p. 98.

(23) cf. E. POUSSET, art. cit. p. 1043

(24) Jn 20,29 ; Lc 24,51 ; Ac 1,9.

(25) L'expérience pascale originaire, ou expérience-source, a un caractère spécial qui est de soi difficilement exprimable. Les récits évangéliques de christophanies sont autant « d'approches » qui essaient de concrétiser l'expérience, d'en manifester les

traits essentiels et d'en montrer la signification. Ils la présentent en forme d'« action », dans un langage symbolique, avec ce que cela comporte de « composition littéraire ». Et selon des intentions déterminées : on veut souligner l'identité de Jésus (le Ressuscité est bien le même que le Crucifié, comme dans Jn 20,27 : « Avance ton doigt ici et regarde mes mains, avance ta main et enfonce là dans mon côté »), - ou bien la réalité corporelle du Ressuscité qui faisait difficulté pour des lecteurs grecs (comme dans Lc 24,39 : « Touchez-moi, regardez ; un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai »), - ou bien le compagnonnage réel que les disciples ont connu avec le Ressuscité (comme dans les repas d'apparition « nous avons mangé avec lui et bu avec lui après sa Résurrection » Ac 10,41, le symbole du repas signifiant cette communauté de vie) - ou bien la présence actuelle du Ressuscité dans l'Eucharistie (comme dans Lc 24,30 où la reconnaissance est située pendant la fraction du pain). Il ne conviendrait pas de faire de ces textes une lecture littéraire, comme s'ils avaient pu en quelque sorte « photographier » la réalité du Ressuscité, en oubliant qu'ils utilisent un langage symbolique, le seul apte d'ailleurs à exprimer l'inexprimable. Une telle lecture conduirait à un matérialisme grossier qui dénaturerait la résurrection et en masquerait la signification.

(26) Ch. DUQUOC, op. cit. p. 152-154 dont nous nous inspirons.

(27) Ga 1,13-17 ; 22-23 ; Ph. 3,7-14 ; 1 Co. 15,8,11. cf. X. Léon Dufour op. cit. p. 81-97.

(28) Ch. DUQUOC, op. cit. t. II p. 150.

(29) Ch. DUQUOC, op. cit. t. II p. 154.

(30) cf. E. CHARPENTIER, Cahiers Evangile n° 3 p. 12.

(31) MASURE, Le miracle comme signe, dans Revue des Sciences Philosophiques et théologiques, avril 1959, p. 276-277.

(32) Ch. DUQUOC, op. cit. T. II, p. 154.

(33) cf. M. MASSARD, Le témoignage, dans Lettre aux Communautés, n° 29, p. 25-30.

Ouvrages reçus

Le christianisme éclaté

Michel de CERTEAU
Jean-Marie DOMENACH
Ed. Seuil, 118 p.

Jésus

Jean-François SIX
Ed. Aimery-Somogy, 246 p.

**Mystique de l'Inde,
mystère chrétien**

Jules MONCHANIN
Ed. Fayard, 328 p.

**Fonder la morale
Dialectique de la foi
et de la raison pratique**

René SIMON
Ed. du Seuil, 222 p.

**Introduction à la théologie
chrétienne**

Claude TRESMONTANT
Ed. Seuil, 693 p.

Dossier justice

La Lettre
68, rue de Babylona, Paris 7^e.

Carnet de la Mission

René CHAUVET (Ligny-le-Châtel) est décédé le 2 mai 1974.

Né en 1908 à REIMS, René CHAUVET apprend le métier de menuisier. En 1928 il entre à la J.O.C., fondée depuis peu. Il veut mieux exercer ses responsabilités de chrétien : il fait des études au grand séminaire et est ordonné prêtre à la cathédrale de REIMS en 1935. Dans sa Champagne natale, il demeure au service de son diocèse jusqu'en 1948. Pendant la guerre, il est mobilisé et fait de la résistance, cachant des prisonniers évadés.

Pour exercer son ministère dans des conditions qui répondent mieux à ce qu'il désire, il entre à la Mission de France en 1948. Il sera envoyé aux équipes de PUTEAUX, de CERLISIERS, d'AUXON. Sa dernière équipe est celle de LIGNY-le-CHATEL où il arrive en 1959 et où beaucoup d'entre-nous l'ont connu, lors de leur passage à PONTIGNY.

En septembre 71, première alerte de santé. Le 22 février 74, nouvelle entrée à l'hôpital militaire de DIJON. C'est là que Dieu appelle à Lui René pour qu'à la suite du Christ il expérimente dans sa chair le mystère pascal et entre pour toujours dans la Vie.

Le 6 mai, René rassemble une dernière fois autour de lui son évêque, ses frères prêtres, sa famille et ses amis proches et lointains. Le Père STOURM qui préside la concélébration évoque en termes simples et directs la personnalité de René ; il rappelle sa bonhomie, sa facilité de contacts, sa proximité et sa présence dans les détails de la vie, son souci de rejoindre les pauvres, son écoute des incroyants, sa finesse d'artiste qu'il mit en œuvre par la restauration des églises et par le renouvellement des rassemblements eucharistiques. La population du secteur manifeste par sa présence priante et recueillie un hommage à René et à travers lui à la Mission de France.

Le Père de Jean LEMAN (Marseille) est décédé récemment.

Que leurs familles et leurs amis trouvent ici, le témoignage de notre amitié et de notre prière.